

CAHIERS SALÉSIENS

RECHERCHES ET DOCUMENTS POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DES SALÉSIENS DE DON BOSCO
DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

14, RUE ROGER-RADISSON
69322 LYON CEDEX 1

Numéro 5

Octobre 1981

C A H I E R S S A L É S I E N S

R e c h e r c h e s e t d o c u m e n t s p o u r
s e r v i r à l ' h i s t o i r e d e s s a l é -
s i e n s d e d o n B o s c o d a n s l e s
p a y s d e l a n g u e f r a n ç a i s e

Numéro 5

Octobre 1981

S o m m a i r e

Présentation	5
Salésiens et renouveau liturgique, des origi- nes au milieu du vingtième siècle (F. Desramaut)	7

Comité de rédaction : Michel Bazart, Paris ; Francis Desramaut, Lyon ; Albert Druart, Bruxelles.

Responsable de la publication : Francis Desramaut, Lyon.

Administration : Secrétariat provincial Don Bosco, 14,
rue Roger-Radisson, 69322 Lyon Cedex 1.

Abonnement : 30 F le numéro, port en sus. A verser à :
Oeuvres et Missions de Don Bosco, C.C.P. Lyon 126.85 L.
Spécifier au talon : Cahiers salésiens.

Présentation

La tenue d'un congrès eucharistique international à Lourdes en juillet 1981 incita les salésiens francophones à organiser pour leurs religieux en formation en 1980-1981 une série de trois sessions sur l'eucharistie, la première à Bièvres, près de Paris (fin octobre 1980), la deuxième à Banneux, dans les Ardennes belges (29 avril-3 mai 1981) et la troisième à Francheville, près de Lyon (4-13 août 1981). Pour la deuxième, le P. Gérard Balbo, coordonnateur des sessions, avait entre autres demandé et obtenu un exposé sur l'action des PP. Giovanni Battista Grosso et Eusebio Vismara, liturgistes qui eurent une réelle influence dans les milieux salésiens, français compris, à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle.

La matière revue et amplifiée du rapport présenté à Banneux remplit tout ce numéro. L'histoire du "renouveau liturgique" chez les salésiens était, jusqu'à ce jour, parfaitement ignorée de ce côté-ci des Alpes. Elle l'était du reste à peu près autant en Italie, où, toutefois, les intéressants travaux du P. Eugenio Valentini et du P. Stephen Kuncherakatt ont familiarisé les esprits avec ses protagonistes. Elle devrait permettre de comprendre un peu mieux certains traits aujourd'hui surprenants de la vie quotidienne des salésiens d'hier, qui donnaient à la pratique cultuelle des enfants et des religieux une importance prioritaire dans leur pédagogie et leur spiritualité.

SALESIENS ET RENOUVEAU LITURGIQUE DES ORIGINES

AU MILIEU DU VINGTIEME SIECLE

Liturgie et participation liturgique en Occident depuis 1840

Vers 1960, je vis un jour revenir d'Italie assez perplexe sur l'esprit liturgique des salésiens, un professeur d'Ecriture sainte des Facultés catholiques de Lyon, le P. Pierre-Emile Bonnard aujourd'hui disparu. Nos confrères de Gaète, qui l'avaient hébergé, l'avaient très bien traité. Toutefois, ayant eu l'occasion de célébrer la messe dans leur collège et d'observer que les enfants récitait en chœur le chapelet pendant l'office eucharistique, il avait questionné le directeur de l'oeuvre sur cette pratique qui le surprenait et obtenu pour toute réponse que "Don Bosco l'avait voulu ainsi". "Serait-ce vrai ?", me demandait le P. Bonnard. Je fus probablement évasif : il n'est pas agréable de passer pour obstinément rétrograde. En vérité, les salésiens qui, durant les années cinquante, ont passé un peu partout dans le monde pour réticents à l'égard de la participation liturgique, ont, à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle, figuré parmi les protagonistes du renouveau alors amorcé de la liturgie du peuple chrétien. Mais, à partir de la première guerre mondiale, un contre-courant intérieur à la congrégation recouvrit et noya des initiatives qui, à la rigueur, pouvaient paraître s'enraciner en don Bosco lui-même. Notre génération ignorait cette histoire. Une thèse documentée, qui a été soutenue voici déjà dix ans à l'Anselmianum (bénédictin) de Rome par le salésien indien Stephen Kuncherakatt (province de Bangalore) et à laquelle je me référerai

souvent moi-même, a décrit et commencé d'expliquer ce flux et ce reflux¹, qui forment à leur tour l'objet de cet article.

Au préalable, il nous faut prendre acte d'une évolution sémantique encore souvent méconnue. Selon l'étendue du sens donné aux mots "Eglise" et "liturgie", la participation liturgique a pris successivement plusieurs visages parmi les catholiques et donc chez les salésiens au cours des cent cinquante dernières années².

D'un bout à l'autre de cette période, le sujet de l'acte liturgique a été l'Eglise. Ce point n'a pas été contesté. Mais au cours des dernières décennies les dimensions de cette Eglise officiante se sont mises à bouger dans les esprits. Est-elle toujours et nécessairement coextensive à l'Eglise universelle ? La communauté locale, dûment réunie, n'est-elle pas une "ecclesia" réellement convoquée, donc une Eglise ? Il était autrefois entendu que l'Eglise, sans qualificatif particulier, était l'Eglise officielle. Officielle était ici synonyme de publique. Or, la différence entre le "public" et le "privé" a commencé de s'estomper dans la communauté chrétienne. Jusqu'à Vatican II il est allé de soi que la liturgie, acte officiel de l'Eglise universelle, était distincte de la prière privée, soit individuelle soit collective. L'assemblée chrétienne, même présidée par Mgr l'évêque ou par monsieur le curé, ne sécrétait pas automatiquement de la liturgie. Seule l'autorité compétente, en fait l'autorité romaine, en garantissait l'authenticité. Depuis, il n'en va plus tout à fait ainsi, sinon en droit, au moins dans la réalité quotidienne. Enfin, traditionnellement, les chrétiens reconnaissent à la liturgie deux finalités principales, qui sont l'honneur de Dieu et l'édification du peuple. Elles en déterminent le "sens". Depuis cent cinquante ans, l'accent a été mis soit sur l'une soit sur l'autre de ces finalités. L'école bénédictine de la période contemporaine ne reconnaissait vraiment que la première. Un texte fondamental, les Institutions liturgiques de dom Prosper Guéranger (1805-1875), restaurateur de l'abbaye de Solesmes en 1833, proposait autrefois cette définition sans équivoques :

"La Liturgie, considérée en général, est l'ensemble des symboles, des chants et des actes au moyen desquels l'Eglise exprime et manifeste sa religion envers Dieu.³" Selon ce moine, qui fut, disons-le sans tarder, le maître à penser des principaux liturgistes salésiens du début du vingtième siècle, elle revêt trois formes principales, toutes également tournées vers le Tout-Puissant : "Confession, Prière, Louange : tels sont les actes principaux de la religion ; telles sont aussi les formes principales de la Liturgie." Les commentaires qu'il donnait de chacune de ces formes sont instructifs pour nous : "La Confession, par laquelle l'Eglise fait hommage à Dieu de la vérité qu'elle en a reçue, redisant mille fois en sa présence le triomphant symbole qui renferme écrites dans le langage de la terre des vérités qui sont du ciel (...) La Prière, par laquelle l'Eglise exprime son amour, son désir de plaire à Dieu, de lui être unie, désir à la fois humble et fort, timide et hardi, parce qu'elle est aimée et que celui qui l'aime est Dieu (...) La Louange, car l'Eglise ne saurait contenir dans une silencieuse contemplation les transports d'amour et d'admiration que lui fait naître l'aspect des mystères divins ..." Les bénédictins de Solesmes voulaient en conséquence que la liturgie fût digne de Dieu et donc belle. L'esthétique du service divin leur tenait à coeur. La vraie liturgie était pour eux poétique et ravissante. "Ces trois parties principales, continuait dom Guéranger, Confession, Prière, Louange, deviennent dans la Liturgie une triple source d'intarissable poésie : poésie inspirée du même esprit qui dicta les cantiques de David, d'Isaïe et de Salomon ; poésie aussi ravissante dans les images que profonde et inépuisable dans les sentiments. Dieu devait à son Eglise un langage digne de servir de si hautes pensées, de si ardents désirs."⁴ Un siècle après, dans sa constitution Sacrosanctum Concilium (4 décembre 1963) sur la sainte liturgie, Vatican II ne tenait plus tout à fait le même langage. Quand il réfléchissait aux raisons d'être de cette liturgie, à l'honneur de Dieu qui demeurait la principale, il joignait la construction ou l'édification du peuple chrétien. "Bien que, disait-il de manière significative, la

sainte Liturgie soit principalement le culte de la divine majesté, elle est aussi de grande instruction pour le peuple fidèle. En effet, dans la Liturgie Dieu parle à son peuple (...). Quand l'Eglise prie, chante ou agit, la foi des participants est nourrie, leurs âmes sont portées vers Dieu pour lui présenter un hommage raisonnable (rationabile obsequium) et recevoir sa grâce en plus grande abondance.⁵ Au terme de cette évolution, la liturgie deviendra "une action pour le service de toute la communauté", de la communauté locale évidemment, selon une formule de l'épiscopat français à l'intention des jeunes catholiques⁶ ; ou "l'action commune" d'"hommes assemblés au nom de Jésus" Christ et "célébrant les mystères de leur foi", d'après un congrès sur le chant d'Eglise réuni à Assise en 1980⁷.

L'institution salésienne a autrefois suivi ce double courant. Au dix-neuvième siècle, sous l'impulsion de don Bosco et de son successeur don Rua, elle est entrée dans le premier, ce qui lui permit d'accueillir joyeusement en 1903 le motu proprio de Pie X Inter sollicitudines sur la musique sacrée. Mais, à la même date, elle suivait aussi le deuxième, qu'elle n'avait jamais ignoré et qui fut celui du mouvement liturgique de ce vingtième siècle⁸. Quelques-uns de ses maîtres ont pu se prévaloir des idées du bénédictin belge dom Lambert Beauvain à l'heure où paraissait son petit livre : La piété de l'Eglise. Principes et faits⁹, manifeste du renouveau qui se dessinait alors (1914). La rupture avec les forces de renouvellement n'est survenue qu'entre les deux guerres et pour des raisons qu'il faut encore déterminer.

Les trois parties de cet exposé sur "les salésiens et le renouveau liturgique" se dessinent par là : 1) le souci de la beauté et de l'exactitude des rites et des prières chez les salésiens du dix-neuvième siècle, 2) le souci de la compréhension des rites et des prières chez les salésiens du début du vingtième siècle, 3) l'étouffement du mouvement liturgique salésien à partir de 1916. A l'une et l'autre des deux premières étapes le souci dominant n'oblitérait pas le souci différent au point de l'effacer. Dans la première, la participation liturgique était tournée à l'honneur de Dieu ;

tandis que, dans la deuxième, elle était aussi exploitée pour l'instruction et l'édification du peuple chrétien.

+

+ +

Le souci de la beauté et de l'exactitude des rites et des prières

Un article des constitutions salésiennes, qui subsista à peu près inchangé de 1859 à 1971, exprimait autrefois les intentions du fondateur des salésiens en matière d'exactitude "liturgique". Dès la première rédaction du chapitre sur "les pratiques de piété", ses disciples lurent : "La bonne tenue, la prononciation claire, pieuse et distincte des mots des offices divins (la pronuncia chiara, devota, distinta delle parole dei divini uffizi), la modestie dans les propos, les regards et la démarche dans la maison et hors de la maison doivent être caractéristiques de nos confrères (devono essere cose caratteristiche dei nostri congregati)"¹⁰. La "prononciation claire, pieuse et distincte" des paroles de la messe, des vêpres et des heures du bréviaire constituait donc un élément de l'identité salésienne. Les récitation précipitées ne plurent jamais à don Bosco. On sait aussi qu'il tenait à la dignité du service de l'autel. Il se souciait donc beaucoup de la beauté religieuse des gestes - paroles et rites - de la liturgie.

Très naturellement, il oeuvra pour le renouveau chrétien par le chant d'Eglise. A partir d'une source non encore identifiée¹¹, son biographe don Lemoyne a expliqué que, dès avant 1850, don Bosco avait été passionné (et même très passionné, puisqu'il écrivait : appassionatissimo) de cérémonies d'Eglise¹². A la différence de la plupart de ses contemporains, il donnait au chant grégorien une place de choix dans la musique religieuse : "... Un grand nombre de maîtres peu instruits et peu portés à l'étude suivaient le goût du temps et défiguraient les Kyrie, Gloria, Credo et autres

chants de la messe, pour lesquels ils mélangeaient chœurs et soli de théâtre. Ils en faisaient autant pour les vêpres. Et l'on entendait chanter le Tantum ergo et le Genitori sur l'air de la Stella confidente (l'étoile confidente). Paroles sacrées et musique profane ! Don Bosco ne pouvait souffrir cette sorte de sacrilège ...¹³ Il "voulait un chant qui soit liturgique, mais authentique, non pas approximativement exécuté. - C'est ainsi, disait-il, que les fidèles retrouveront à l'église ces attrait, dont les anciens, saint Augustin en particulier, ont si bien parlé. - Plus tard, il a cent fois répété que sa plus grande consolation était d'entendre une messe en grégorien dans l'église Marie-Auxiliatrice, chantée par tous ses jeunes, c'est-à-dire par quelque mille voix (réparties) en deux chœurs. A son sens, on atteignait alors au nec plus ultra du sublime ...¹⁴ En parfait accord avec don Bosco qui avait présidé les discussions, les "délibérations" qui suivirent le deuxième chapitre général saletésien (1880) purent répéter une idée de Pie IX, selon qui "le chant grégorien contribuera beaucoup à conserver et à propager la piété et la dévotion spécialement quand le nombre des chanteurs permet de les répartir en deux chœurs". Peu après la mort du saint (1888), un autre chapitre général (le cinquième, en 1889) s'appuya sur ses directives pour prescrire : "Que, dans les collèges, les directeurs fassent cultiver le chant grégorien et le fassent dans les bonnes règles. Tel était le désir de don Bosco, lequel répétait souvent que nous devons nous employer à fournir aux paroisses par le moyen de nos jeunes des chantres habiles et dévots : elles en ressentent toujours plus l'absence et la nécessité. Par leurs harmonies ces chantres contribuent à la beauté du culte et suscitent dans les fidèles rassemblés des pensées et des sentiments dignes de la sainteté du lieu." Ce même chapitre insistait : "Qu'en toutes les maisons, il y ait pour les confrères et pour les élèves un cours de plainchant ; et que ce plainchant soit exécuté, au cours des cérémonies qui le requièrent, avec toute la précision et toute la gravité demandées par l'Eglise (...). On désire partout que la musique soit grave, dévote, facile et en tout point

conforme aux prescriptions de l'Eglise.¹⁵ A cette date, qui était celle de la percée de dom Joseph Pothier et de dom André Mocquereau dans la liturgie officielle, les moines de Solesmes trouvaient dans les fils de don Bosco des auxiliaires désignés de leur campagne pour un chant d'Eglise, qui soit "une lumière pour l'intelligence et une chaleur pour le coeur"¹⁶.

Il est vrai que les enfants des écoles salésiennes de cette époque ne participaient pas activement à tous les offices auxquels ils assistaient. Pendant les messes quotidiennes de communion (messes de semaine et premières messes des dimanches et jours de fête), ils récitaient de longues prières du matin et un chapelet entier selon les formulaires du Giovane provveduto, le manuel de don Bosco qui fut traduit dans les principales langues (français dès 1876, puis espagnol ...) des pays où pénétraient les salésiens. Pendant les deuxièmes messes des dimanches ordinaires, il arrivait assez régulièrement à ces élèves de lire ou de chanter les matines et les laudes du "petit office de la sainte Vierge". Le sermon dominical était séparé de la messe et habituellement renvoyé à la cérémonie religieuse de l'après-midi. Enfin, la célébration des mois (de l'enfant Jésus en janvier, du Sacré-Coeur en juin, de saint Vincent de Paul en juillet, du saint Rosaire en octobre, des morts en novembre, et surtout de saint Joseph en mars et de Marie en mai ...) concurrençait dans leurs esprits celle de l'année liturgique, du premier dimanche de l'avent au dernier dimanche après la pentecôte. Durant la messe, l'eucharistie, présence réelle du Christ et communion à son corps, rapprochait toutefois célébrant et fidèles. Le Giovane provveduto comportait une méthode d'assistance fructueuse au saint sacrifice¹⁷, qui fut répétée dans le manuel pour adultes intitulé la Chiave del Paradiso (Clef du Paradis). Don Bosco avait réclamé pour toutes les messes d'enfants des temps de silence et de prière personnelle (à l'élévation, pendant la communion à partir du Domine, non sum dignus). Jointes à la pratique développée du plain-chant, ces directives encourageaient jeunes et adultes à participer au culte divin, quoique à l'intérieur de limites que

certains jugeront trop étroites au siècle suivant.

Salésiens rénovateurs du chant d'église au dix-neuvième siècle

Les contributions de quelques disciples de don Bosco ont aussi fait de son oeuvre une pépinière de bons artisans d'un chant d'église renouvelé selon l'esprit du temps. On hésite à parler ici de Giovanni Cagliero (1838-1926), le premier maître de chapelle de l'église Marie-Auxiliatrice à Turin, plus tard évêque et cardinal, à qui l'on doit plusieurs messes, un Te Deum, deux recueils de Tantum ergo, un recueil de motets religieux et neuf pastorales pour orgue, compositions dont, paraît-il, Giuseppe Verdi loua la "grande fantasia" et la "potenza creatrice"¹⁸. Mais le style éclatant et dramatique de ce salésien talentueux différerait trop de celui des pieuses mélodies grégoriennes : il ne contribua guère au renouveau du chant d'église au dix-neuvième siècle. Carlo Maria Baratta (1861-1910), bon directeur de maîtrise à Parme où, en 1891, il faisait exécuter du Palestrina ; Giuseppe Dogliani (1849-1934), un coadjuteur salésien qui succéda à Giovanni Cagliero à la tête de la schola cantorum de l'église Marie-Auxiliatrice ; et Giovanni Pagella (1872-1944), auteur d'une oeuvre musicale imposante (trente-deux messes, trois cents motets), que d'autres siècles redécouvrirent peut-être avec admiration -, étaient, par le goût et par le sentiment, plus proches de l'esprit grégorien.

Dans cet exposé, un nom s'impose de préférence. Son activité au service de la liturgie et sa prédilection pour la France, qui fut son champ d'apostolat pendant un quart de siècle et qu'il continua d'aimer ensuite, nous invitent à présenter en détail un prêtre ami de Giovanni Pagella, le prêtre salésien italien Giovanni Battista Grosso¹⁹. Il avait vingt-et-un ans quand, en 1879, don Bosco le destina à l'oeuvre nouvelle de Marseille-Saint-Léon (fondée l'année précédente) pour diriger la chorale de la paroisse Saint-Joseph attenante à l'école salésienne. Le curé Guiol, principal artisan de la fondation, attendait beaucoup de lui : il ne fut pas déçu. Grosso organisa aussitôt un cours de musique vocale pour les enfants de l'oratoire. Dès 1880,

il entreprit de s'initier au plain-chant et à la méthode de Solesmes dans l'abbaye de Frigolet (tenue par des prémontrés à une dizaine de kilomètres de Tarascon, dans le Vaucluse), qui, avec une centaine de religieux, était alors un centre culturel très vivant. Deux ans passèrent, et il participa (septembre 1882) au congrès de chant liturgique d'Arezzo, important dans l'histoire du chant d'église en Italie.

Cependant, les relations entre les salésiens, don Grosso notamment, et les bénédictins de Solesmes se nouaient et se resserraient. En avril 1883, l'aide principal de dom Pothier et son futur successeur, André Mocquereau²⁰, parvint - non sans mal, comme il le raconta aussitôt dans des lettres à ses proches, lettres dont nous avons eu communication - à rencontrer don Bosco lors de son voyage à Paris et estima lui devoir l'amélioration de sa voix, grâce précieuse pour un grégorianisant. En 1887, à Rome, don Grosso dirigea le plain-chant lors des fêtes très solennelles de la consécration de l'église du Sacré-Coeur, pour l'achèvement de laquelle don Bosco avait consumé ses forces. L'année 1891 fut celle de l'entrée décisive des grégorianisants français dans le monde salésien, qui préféra désormais l'école de Solesmes à sa rivale de Ratisbonne. Cette année-là, à Marseille, Giovanni Battista Grosso fit adopter l'antiphonaire de dom Pothier par la maîtrise paroissiale de Saint-Joseph. Le 3 avril, alors qu'il se rendait à Rome avec dom Mocquereau pour y plaider sa cause auprès du Saint-Siège, dom Pothier reçut un "accueil enthousiaste chez les Salésiens" de Turin, nous apprend dom Pierre Combe dans son Histoire de la restauration du chant grégorien d'après des documents inédits²¹. Lors de son voyage de retour, le 28 avril, don Grosso obtint de lui une conférence théorique et pratique à Saint-Léon de Marseille et en fit état à la congrégation par le canal du Bulletin salésien²². A Turin, la fête patronale de Marie-Auxiliatrice, le 24 mai, fut l'occasion de plusieurs remarquables morceaux de musique sacrée polyphonique ou grégorienne. Cependant, don Grosso se pénétrait systématiquement des méthodes et de l'esprit de Solesmes. Il étudiait les oeuvres du patriarche dom Guéranger, surtout son Année liturgique, dont il faisait

- ou ferait - , selon le P. Valentini, "sa lecture quotidienne"²³. Son action était désormais connue en Provence et sur la Côte d'Azur. Avec sa maîtrise de Marseille, il participera du 3 au 5 août 1899 aux assises de musique sacrée d'Avignon, où, nous assure la presse du temps, sa chorale brillera auprès de la célèbre schola cantorum de Saint-Gervais de Paris.

Nous retrouverons don Grosso dans la deuxième étape de cette histoire du renouveau liturgique pendant le premier siècle salésien. L'unité de sa vie fut remarquable. Au lendemain de sa mort en novembre 1944, le journal turinois la Stampa publiait sur lui cet article nécrologique : "A l'aube de ce 21 (novembre) courant s'est éteint paisiblement, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, le professeur salésien don Giovanni Grosso, musicien illustre qui instruisit des générations entières d'élèves de toutes les parties du monde. Enseignant à l'Institut International "Don Bosco" et au Pontificio Ateneo Salesiano, il avait été, en France d'abord, en Italie ensuite, pionnier, animateur et maître du mouvement cécilien-liturgique qui, incompris et contrarié à l'origine, finit par s'affirmer triomphalement. Le nom de don Grosso est associé à toutes les vicissitudes de ce mouvement. En Italie, il déploya surtout son activité en Piémont et, de façon particulière, à Turin. Il avait un sens exquis de l'harmonie. Son goût le portait vers la polyphonie classique palestrinienne, sans pour autant lui faire négliger les meilleures compositions modernes. Mais sa prédilection majeure, sa véritable passion était pour le chant grégorien, dans lequel il sentait palpiter l'âme de l'Eglise par l'expression de sa prière. Car, pour lui, le chant était une prière. "Sentir avec l'Eglise", vivre avec l'Eglise, tel fut son programme et son idéal."²⁴

Don Rua et le grégorien

A la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle, la direction salésienne de Turin appuya vigoureusement la campagne grégorienne de don Grosso. Le supérieur général Michele Rua (rectorat : 1888-1910) voulait qu'on donnât au plain-chant une place privilégiée dans la liturgie. Dans une

circulaire de 1890, après avoir regretté la négligence de beaucoup de maisons et de collèges salésiens sur ce point, il écrivait : "Je désire que, dans nos collèges, nos foyers et nos oratoires dominicaux, le plain-chant soit enseigné à tous, étudiants et artisans (...) On les exercera avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium et aussi sans accompagnement, afin que, partout où iront nos jeunes, ils puissent tenir convenablement leur place dans les cérémonies d'église ...²⁵" Après la publication d'Inter sollicitudines, il institua en 1904 une commission salésienne pour le chant grégorien et la musique sacrée destinée à mettre en oeuvre les principales orientations du document pontifical²⁶. Le 14 juin 1905, une nouvelle circulaire répétait les leçons de 1890, non sans une allusion voilée à l'oeuvre de don Grosso : "Nos confrères les plus anciens n'ont certainement pas oublié combien notre bon père aimait le chant grégorien. Alors qu'il était négligé un peu partout, don Bosco instituait pour lui dans son oratoire un enseignement que tous les élèves devaient suivre avant même d'être admis à l'étude de la musique (...) Ce zèle de don Bosco lui avait fait concevoir le désir de fournir toutes les paroisses en chantres habiles. S'il goûtait et aimait ardemment la musique, sa prédilection allait au chant grégorien. Quand, à l'approche de ses noces d'or sacerdotales, quelqu'un lui demanda quelle messe il désirait pour cette très grande solennité, il répondit sans hésiter : la Messe des Anges chantée par tous les jeunes des collèges salésiens ... Et ici, je me sens en devoir de féliciter - car ils le méritent bien - les nombreux salésiens qui ont suivi son exemple et son enseignement dans la culture du chant grégorien. Il m'est doux de rappeler leurs efforts, que des résultats splendides sont venus couronner, pour enseigner avec la musique sacrée le chant proprement ecclésiastique aussi bien en Italie qu'en France²⁷. Je me plais à me souvenir que divers évêques et d'illustres personnages ont vu dans les salésiens des instruments propres à rehausser la beauté des cérémonies sacrées et qu'ils les ont toujours invités à chanter lors des plus grandes solennités (...) Salésiens, nous nous sommes trouvés préparés

à la réforme du chant dans la liturgie ...²⁸"

Telle était, quand le siècle s'ouvrit, la manière salésienne de participer au renouveau liturgique. Les fils de don Bosco, toujours soucieux de la dignité des cérémonies sacrées, tentaient d'améliorer la qualité de la prière chantée du peuple chrétien. Sur les instructions de l'Eglise du temps, ils avaient opté pour sa forme la plus commune et la plus traditionnelle, qui était probablement aussi la plus digne et la plus belle dans le contexte occidental d'alors. Rappelons-nous qu'ils voulaient des cérémonies exactes, un "petit clergé" nombreux et stylé et une diction correcte et pieuse des paroles. Ils étaient en mesure de satisfaire au sentiment religieux esthétique des assistants. Dans leurs églises et leurs chapelles, Dieu était honoré conformément aux vœux de dom Guéranger - ou à peu près.

+

+ +

Le souci de la compréhension des rites et des prières

Un courant pastoral désirait alors davantage ou autre chose. D'après lui, les fidèles ne participaient vraiment aux offices que s'ils en comprenaient les rites et les textes. Le chant des prières qui leur étaient dévolues ne suffisait pas. Le voile du temple devait être rendu transparent, il fallait donner aux assistants l'intelligence des mystères sacrés. La langue de l'Eglise occidentale étant le latin, cela impliquait pour le moins des traductions, sinon orales, au moins écrites, à leur usage. On l'avait compris bien avant le dix-neuvième siècle, notamment dans les cercles de chrétiens fervents, dits "jansénistes". Dans ses Institutions liturgiques, dom Guéranger, pourtant partisan de la compréhension, s'éleva contre ceux qui avaient prétendu traduire indifféremment tous les textes liturgiques, même le plus vénérable, qui était à ses yeux le canon alors unique de la messe. Il préférait rester à mi-chemin.

Tant que l'Eglise n'eut pas renoncé, lors du concile Vatican II, à exclure les langues usuelles de sa liturgie au bénéfice de la seule langue latine, cette sorte de participation des fidèles passait par le recours au "livre de messe" ou "missel" (le messalino des Italiens), avec traductions ou adaptations des textes et explications plus ou moins détaillées des rites. Les chemins séparés de l'officiant à l'autel et des assistants dans la nef se rejoignaient dans ce livre. Don Bosco n'avait pas totalement ignoré le "livre de messe" : le Giovane provveduto pour les jeunes, la Chiave del Paradiso pour les adultes contenaient quelques pages sur l'assistance à la messe²⁹. Mais elles étaient très maigres : nul accès aux lectures bibliques ni aux oraisons propres ... Au début du vingtième siècle, plusieurs salésiens mesurèrent ces déficiences. Encouragés par leur supérieur général don Rua, ils travaillèrent à un mode de participation plus raisonnable (le rationabile obsequium) du peuple chrétien, surtout adulte, aux cérémonies liturgiques. Parmi les pionniers de ce renouveau, nous allons retrouver, auprès d'un jeune professeur de théologie dogmatique, appelé Eusebio Vismara, notre don Giovanni Battista Grosso, qui ne fut pas seulement un bon maître de chapelle, mais un liturgiste averti.

La participation liturgique au noviciat de Lombriasco au début du vingtième siècle

En 1897, on comptait quelque huit cents novices salésiens répartis dans vingt-deux maisons de noviciat, seuls véritables centres de formation salésienne de l'époque. En effet, les candidats au sacerdoce se préparaient aux ordinations, soit dans des séminaires diocésains (où ils étaient externes), soit dans leurs propres écoles ou collèges, sous la direction de maîtres appartenant d'ordinaire à la congrégation et pour la plupart improvisés en sciences sacrées. Les modifications de la vie liturgique au noviciat importaient donc à l'ensemble de l'institution salésienne. Or, il y en eut plusieurs à la charnière des deux siècles.

En 1896, au chapitre de l'organisation générale de la journée, le coutumier du noviciat central de Lombriasco (en Piémont, au sud de Turin) prescrivait : "5 h : Lever et toilette ... 7 h ½ : Messe, prières, Rosaire, brève lecture spirituelle ...³⁰" Il précisait : "Les prières du matin commencent quand tous sont entrés à l'église, et la messe débute sur-le-champ. Elles sont interrompues pendant l'élévation. Après le Pater, elles cessent pour un temps de préparation prochaine à la sainte communion et ne reprennent qu'au moment où le prêtre va lire la postcommunion. Il convient de chanter quelques strophes de cantique pendant la communion ...³¹" Et voici, en regard, les instructions de Giulio Barberis (1847-1927), alors inspecteur de la province centrale, dans sa circulaire aux maisons de noviciat datée du 21 octobre 1901 : "... 5 h lever ... A 7 h 20, on se rend à la chapelle. On dit immédiatement les prières, puis vient la messe à laquelle chacun assiste en privé [c'est-à-dire sans prières en commun]. Peu après l'élévation, chant d'une strophe sur le Très Saint Sacrement ou de l'hymne de la fête du jour. Quand la sainte messe est achevée, on récite les litanies [comprendre : les litanies de la sainte Vierge] avec le reste des prières [du matin] ... Le dimanche, les premières heures comme les autres jours. A 9 h 1/4, matines et laudes de la Sainte Vierge, puis messe chantée en plain-chant et explication de l'évangile³²". Peu auparavant le supérieur général avait résumé dans les termes suivants la principale nouveauté liturgique des noviciats salésiens : "Le matin, on dit les prières avant la messe, on ne prie pas vocalement pendant le Saint Sacrifice. Mais qu'on apprenne à suivre celui-ci soit le livre à la main, soit de l'une des manières enseignées par le maître [des novices].³³"

La circulaire de don Barberis coïncida à peu près avec le départ de France - exactement de Paris, où il avait été nommé en 1900 - de don Grosso, atteint par la loi du 1er juillet 1901 sur les congrégations, et avec son entrée au noviciat central de Lombriasco, le premier à être concerné par la petite réforme liturgique salésienne. Le soin du chant lui fut

aussitôt confié au noviciat et à la paroisse locale. Mais il ne convenait pas de confiner ce personnage dans des tâches subalternes. L'année suivante (1902), don Grosso devenait directeur de l'oeuvre de Lombriasco, sans du reste abandonner son cours préféré. Il y réussissait à merveille. Au bout de trois autres années, un musicologue alors connu en Italie pouvait, dans un article élogieux sur la vie grégorienne au noviciat salésien de Lombriasco, lui en attribuer tout le mérite³⁴. Sous son impulsion, la maison était en effet devenue un foyer d'idées et de réalisations liturgiques.

Le congrès liturgique salésien de Lombriasco (1905)

Grâce à lui notamment, cette année 1905 a été faste dans l'histoire du renouveau liturgique salésien. Entre le 28 et le 30 juin, don Grosso organisa au noviciat de Lombriasco un congrès interne très réussi, quoique sans prétentions dites "scientifiques". Par bonheur pour nous, ses actes lithographiés nous permettent de le juger aujourd'hui sur pièces³⁵. Il avait pour thème : "L'eucharistie, centre de la liturgie". Don Grosso en personne, qu'assistait le maître des novices Francesco Binelli (1863-1931), le principal formateur des anciens salésiens français, en assumait la présidence. Pas de véritables leçons théologiques ou historiques, qui eussent été hors de propos. Les séances des trois journées étaient de deux types. Les matinées étaient consacrées à des réunions de travail, soit par sections chargées de préparer les motions, soit en assemblées générales pour discuter et voter lesdites motions. Et des réunions publiques (académies), avec des communications séparées par des intermèdes musicaux, étaient organisées durant les après-midi. Ces communications, qui étaient présentées par des novices et dont les textes non reproduits dans les actes semblent avoir définitivement disparu, avaient respectivement pour titres, le 28 juin : "histoire des principaux congrès eucharistiques nationaux et internationaux", "sur les pratiques eucharistiques" et "l'eucharistie en Allemagne" ; le 29 juin : "l'eucharistie à travers les siècles", "l'eucharistie et le Sacré-Coeur" et "l'eucharistie et la sain-

te Vierge" ; le 30 juin : "don Bosco et les salésiens apôtres de l'eucharistie", "l'eucharistie et le religieux" et "l'eucharistie et le missionnaire"³⁶. A eux seuls, ces titres me paraissent témoigner de l'ampleur de vues des organisateurs du congrès. Quant aux tâches attribuées aux trois sections ou groupes de travail, quoique insuffisamment distinctes, elles étaient concrètes et claires : "La première devait s'occuper de la manière de renouveler l'esprit liturgique, en traitant en particulier du chant grégorien, de la musique sacrée, des cérémonies sacrées et de l'ameublement des églises. La seconde devait étudier le moyen de le rendre familier, spécialement par le moyen des cérémonies, des prières et des fêtes liturgiques. Enfin, la troisième avait pour tâche spéciale d'étudier ce qui peut contribuer à propager cet esprit liturgique en rendant intelligibles les signes liturgiques à l'aide des livres qui en traitent."³⁷ Au total, selon la liste nominative annexée aux actes³⁸, ces jeunes gens et leurs maîtres étaient au nombre de quatre-vingt. Parmi eux, nous découvrons plusieurs Français, qui disparurent hier ou avant-hier : Henri Boussaguet, né à Marseille en 1872, mort à La Marsa, Tunisie, en 1927 ; Adolphe Boixière, né à Corseul, Côtes-du-Nord, en 1885, mort au front, à Calonne, Pas-de-Calais, en 1915 ; Auguste Dupuy, mort à Montpellier en 1912, à l'âge de vingt-huit ans ; Pierre Le Hénaff, né à Plourivo, Côtes-du-Nord, en 1887, mort pendant la guerre à Neufchâteau, Vosges, en 1914 ; Pierre Tohier, né à Yffiniac, Côtes-du-Nord, en 1885, prêtre salésien en 1919, sorti vers 1928 ; Constantin Vincent, né à Ratte, Saône-et-Loire, en 1885, coadjuteur salésien en 1906, mort à Saint-Genis-Laval, Rhône, en 1973 ... Et je note que la commission d'application du congrès, constituée en fin d'assemblée et élue par acclamation "à l'unanimité" des participants, eut pour président le prêtre Henri Boussaguet et pour secrétaire le clerc Auguste Dupuy, c'est-à-dire deux salésiens français³⁹. Ce petit monde, dont la moyenne d'âge n'atteignait certainement pas vingt-cinq ans, prétendait, à partir de l'eucharistie, renouveler l'esprit liturgique, le rendre familier et le répandre dans sa propre maison d'abord, mais

aussi hors de ses murs. Vaste programme assurément.

Le discours inaugural⁴⁰ du P. Giulio Barberis, l'inspecteur déjà rencontré qui a été maître général des novices salésiens pendant une trentaine d'années et qui sera ensuite directeur spirituel de la congrégation, incita à prendre ce programme très au sérieux. La liturgie salésienne du temps ne satisfaisait pas ce supérieur : "L'idée liturgique n'a été jusqu'ici introduite que dans quelques maisons, disait-il. (Il faut) chercher des moyens pour la faire pénétrer partout. Il est particulièrement nécessaire de beaucoup insister sur la sainte messe, qui est de loin la principale partie (litt. : la très principale partie) de la liturgie, et d'apprendre à y assister comme l'Eglise le veut, en expliquant les multiples symboles qu'elle renferme." Dans sa franchise, il avouait : "C'est notre ignorance liturgique qui nous fait abandonner des pratiques importantes, parce que nous ne les connaissons pas assez bien, pour nous attacher à une foule de petites choses ..." Il terminait son discours par une sorte d'envoi en mission liturgique, propre à enthousiasmer son jeune auditoire : "Courage, travaillez pendant ce congrès, cherchez des moyens, dites beaucoup de belles choses. Que l'Esprit Saint vous éclaire, afin que de vous jaillisse une lumière capable d'éclairer la moitié du monde - que dis-je ? - tout le monde salésien, partout où s'étend notre congrégation."

Le fascicule des actes reproduisit essentiellement les procès verbaux des assemblées des trois sections. Il offrit quatre chapitres à la première (rapporteur : don Angelo Fidenzio) : 1) chant grégorien, 2) musique sacrée, 3) cérémonies, 4) ameublement et propreté⁴¹ ; quatre chapitres à la deuxième (rapporteur : don Enrico Cojazzi) : 1) messe et offices divins, 2) prières liturgiques, 3) cycle liturgique, 4) fêtes et pratiques liturgiques⁴² ; et deux chapitres à la troisième (rapporteur : don Giuseppe Castagna) : 1) "significations" liturgiques, 2) livres et études liturgiques⁴¹. Quant à lui, le P. Kuncherakatt a rangé les motions du congrès sous neuf titres qui en expriment bien les grands thè-

mes : le chant grégorien, la polyphonie sacrée, les cérémonies liturgiques, la messe lue, la messe chantée, les vêpres, la supériorité des prières liturgiques sur les autres prières, le cycle liturgique et la formation liturgique. Les explications, considérants et recommandations de ces motions ne manquent jamais d'intérêt pour nous.

Diverses interventions des congressistes ont été elles aussi reproduites dans les actes. Elles nous aident aujourd'hui à reconstituer leur mentalité, qui était moins homogène qu'on pourrait le croire. Un peu au hasard, je relève d'abord parmi celles du président Grosso, qui était assurément l'oracle de l'assemblée : "Du grégorien pendant les messes chantées !" - "Ne suivez pas la pente de la facilité. Evitez les cantiques au rythme dansant (genre barcarole). Dom Pothier a publié un recueil de Cantus mariales ...⁴⁴" - "Donnez toujours la préférence aux prières liturgiques, qui sont les prières de l'Eglise, y compris dans vos actes de dévotion personnelle, tels que vos visites au très saint sacrement ...⁴⁵" - "Recourez aux psaumes. Vous faites une procession pour demander de la pluie, chantez des psaumes. Vous en faites une pour qu'elle cesse, chantez aussi des psaumes ...⁴⁶" - "Le partage de l'année en mois n'est pas le fait de l'Eglise : elle la distribue selon les temps liturgiques, Avent, Noël ...⁴⁷" - "La traduction du Canon en langue vulgaire est interdite ...⁴⁸" Un échange sur le grégorien dans la liturgie donne à penser : "... D. Cojazzi : Ne pourrait-on pas chanter de la musique pour les fêtes solennelles ? - Le président : L'esprit du Motu proprio est de rétablir largement le chant grégorien. D'autre part, nos Délibérations [salésiennes] prescrivent de ne chanter qu'en grégorien les sections variables [de la messe]. - Le clerc Gostylla demande que l'on introduise davantage de musique polyphonique, parce que les fidèles n'apprécient pas beaucoup le grégorien. - Le clerc Dupuy⁴⁹ : Le chant grégorien ne doit pas avoir pour but de plaire au peuple, mais être avant tout une prière à Dieu. - Le clerc Bruno croit devoir récuser l'assertion du clerc Dupuy, en disant qu'il faut faire en sorte que le peu-

ple comprenne quelque chose. - Des voix : Ce n'est pas indispensable. - Don Binelli : J'appuie l'assertion du clerc Dupuy, l'église doit être avant tout une maison de prière. - Le président : Si nous suivons à l'église le goût du peuple, il nous demandera : Chantez-nous la Risata ! En outre, il convient de garder à l'esprit que le pape désire vivement que le peuple prenne part aux cérémonies d'Eglise et que, par conséquent, il n'y soit pas simple auditeur, mais aussi acteur ...⁵⁰ Le novice français Auguste Dupuy, le maître des novices don Binelli et le président don Grosso se montraient là disciples convaincus de dom Guéranger et des bénédictins de Solesmes. Notre compatriote ne s'embarrassait pas de nuances. Ces quelques phrases montrent aussi que l'accord n'était pas total dans l'assemblée. Des adeptes d'une religion "populaire", prophètes aussitôt houspillés par leurs collègues, tels que le clerc italien Antonio Bruno (qui mourut à Piossasco en 1958, à l'âge de soixante-seize ans) et le clerc polonais Ludovic Gostylla (qui mourut à Lodz en 1951, à l'âge de soixante-neuf ans), n'hésitaient pas à intervenir même contre don Grosso⁵¹.

L'examen de toutes les motions nous entraînerait dans de trop longs développements. Je ne retiendrai ici que celles sur la messe lue, la messe chantée et la valeur propre des prières liturgiques.

La motion sur la messe lue attaquait de front certaines coutumes salésiennes. Le congrès avait été interrogé en ces termes : "Notre manière habituelle d'y assister vous paraît-elle correspondre à l'esprit de notre sainte mère l'Eglise ? Comment inculquer cet esprit à d'autres ? Peut-il se concilier avec l'usage de réciter les prières et le chapelet pendant la messe ? Comment ?" Les résolutions votées évitèrent - au moins dans la publication - de promulguer des avis trop généraux et trop catégoriques. On lut : "Le congrès émet le vœu : 1) que dans tous les noviciats on assiste au saint sacrifice de la messe en suivant le célébrant dans les rites et les paroles, après avoir été informé de la fête du jour ; 2) que l'on fasse connaître combien cette pratique

est utile aux clercs et aux futurs prêtres ...⁵²"

Le congrès aborda le problème de la messe chantée à partir de la double question : "Quelle est la meilleure manière d'y assister pour participer activement au déroulement du rite et pour entrer dans l'esprit de la prière ? Quelles suggestions formuler à ce propos ?" Il répondit : "Considérant que le fait de chanter et celui de suivre le prêtre par des actes extérieurs dans les diverses cérémonies des offices sacrés sont les deux plus puissants moyens de prendre une part active au déroulement des rites et de faire aimer l'esprit de prière, le congrès forme les vœux : 1) que tous participent au moins aux sections les plus simples, telles que les répons au célébrant, le chant du Credo et les autres formules invariables en grégorien ; 2) que tous y assistent conformément au Cérémonial des évêques (livre I, chap. V, art. 7), où il est dit que, dans leur attitude, les laïcs doivent s'agenouiller et s'asseoir comme les membres ordinaires du clergé (toutefois, seuls les ecclésiastiques se couvrent et se découvrent la tête) ; 3) que l'on fasse connaître ces prescriptions dans les classes de cérémonies...⁵³"

La messe chantée fit aussi soulever cette autre question : "Vous semble-t-il bon de faire connaître, pour l'encourager, l'usage du noviciat, où la messe des dimanches et des fêtes est chantée au lieu d'être lue ?" Les auteurs de cette formule visaient la coutume de lire le petit office de la sainte Vierge pour accompagner la deuxième messe dominicale des oeuvres salésiennes. On leur répondit : "Le congrès recommande non seulement comme une bonne chose, mais comme une chose des plus souhaitables, de faire connaître et de propager l'usage du noviciat, où la deuxième messe de chacun des dimanches et jours de fête est chantée au lieu d'être lue ...⁵⁴"

A cette occasion, don Grosso clarifia un détail d'histoire salésienne : "Quant à la messe chantée, don Rua a dit ici à Lombriasco : 'Il faut généraliser l'usage de chanter la messe tous les dimanches. Il est préférable de supprimer l'office de la sainte Vierge, si la cérémonie doit trop se prolonger, mais il ne faut jamais omettre la messe chantée ni le sermon.

Faites savoir que je désire que la messe soit chantée.' Il n'est pas vrai que don Bosco ait voulu faire chanter l'office [de la sainte Vierge]. Il l'a seulement permis, faute de pouvoir faire chanter la messe tous les dimanches ...⁵⁵"

L'une des idées directrices du congrès était qu'il convenait de toujours prier avec l'Eglise universelle. Une motion sur la supériorité des prières liturgiques l'exprima sans ambages. On lut : "Considérant : a) que les prières liturgiques, ou bien sont tirées de la sainte Ecriture et donc inspirées par l'Esprit Saint, ou bien, ayant été composées par les Pères, ont été adoptées par l'Eglise comme prières officielles et propres à ses cérémonies ; b) que l'Eglise a adopté ces prières parce qu'elle les a jugées aptes à nourrir une piété solide et véritable ; c) que les autres prières, même composées par de pieuses et saintes personnes mais non adoptées par l'Eglise comme prières liturgiques, expriment en général des sentiments un peu individualistes et par conséquent non adaptés à tous; le congrès souhaite : 1) que la préférence soit donnée aux prières liturgiques ; 2) qu'on en diffuse l'usage en les apprenant, dès que l'occasion s'en présente, et en rappelant que ces prières ne sont pas destinées aux seuls prêtres mais à tous les fidèles.⁵⁶" Nous sommes loin de la participation créatrice des communautés de prières d'après Vatican II. Le maître à penser des novices salésiens de Lombriasco était, non pas tel ou tel aumônier d'étudiants hollandais, mais l'auteur des Institutions liturgiques, l'adversaire déterminé des innovations, l'abbé de Solesmes Prosper Guéranger, dont le congrès citait les oeuvres avant tout autre sur la liste des ouvrages liturgiques à faire entrer dans les bibliothèques salésiennes⁵⁷.

Les supérieurs salésiens turinois se dirent très satisfaits par le congrès de Lombriasco. Dans une lettre à don Grosso (Torino, 2 août 1905), le P. Giulio Barberis déclara : "J'ai lu attentivement les délibérations de votre congrès eucharistico-liturgique. J'en suis très content et forme le voeu qu'elles soient connues partout et de façon spéciale dans les diverses maisons de clercs. L'esprit qui

les informe me paraît excellent et apte à faire du bien. Je m'associe donc à la proposition exprimée en finale de les faire polycopier ou lithographier et que, non seulement des exemplaires en soient distribués aux salésiens de Lombriasco, mais qu'on en conserve pour ceux des années à venir et qu'on en expédie aux diverses maisons de noviciat et de scolasticat.⁵⁸"

Certes, la science liturgique n'avait pas progressé à Lombriasco en cette fin de juin 1905. De forme un peu naïve, les délibérations du congrès émanaient trop visiblement d'un monde adolescent absolu dans ses jugements et sans culture spécifique. Mais elles témoignent pour nous d'un élan imprévu dans un centre important de formation et de culture salésienne du début de ce siècle. Les pratiques et les dévotions "privées" les plus respectables étaient invitées à s'effacer devant les offices et les pratiques de la tradition romaine, au nom d'un "esprit liturgique", du reste plus ou moins totalitaire et dont les catholiques contemporains supporteraient malaisément diverses manifestations. Cet esprit était celui de Solesmes qui, tambour battant, l'emportait alors dans le principal centre de formation salésienne. Au troisième jour de l'assemblée, son porte-drapeau local, don Grosso, avait dit : "Vouloir habituer le peuple à la liturgie revient à prêcher un nouvel évangile. Mais in principio erat sic. Le paganisme a chassé la liturgie de l'église pour y introduire des nudités, etc. L'esprit liturgique primum et ante omnia.⁵⁹" Comme tant de militants, lui aussi dépassait probablement la mesure. Cette assimilation de la liturgie officielle à l'évangile était déplacée. Mais, dans le ronron des gens moyens, il avait quelques chances d'être entendu et ne demandait pas davantage.

La vie liturgique au scolasticat international de Foglizzo

Au début de l'année scolaire 1904-1905, qui fut celle du congrès de Lombriasco, un scolasticat salésien international de théologie avait été ouvert à Foglizzo, en Piémont également (au nord de Turin). Son corps professoral avait aussitôt compté un prêtre de vingt-quatre ans, Eusebio Vismara (né en 1880), ordonné quelques mois plus tôt après des études de

philosophie (et un peu de théologie) à l'université grégorienne de Rome, et destiné à jouer, auprès de don Grosso, un rôle de premier plan dans le renouveau liturgique salésien du début du vingtième siècle⁶⁰. Professeur nommé de théologie dogmatique, il joignit aussitôt la liturgie à cette discipline majeure. A ce titre, ses supérieurs lui demandèrent de composer un livre pratique pour ses jeunes confrères. Il parut au bout de trois ans. Ce fut le : Manuale di Sacre Cerimonie ad uso dei chierici (S. Benigno Canavese, 1908).

Les détails de la vie liturgique au scolasticat entre 1904 et 1908 ne nous sont pas explicitement connus. Mais il est permis de penser que les étudiants de Foglizzo suivaient un règlement analogue à celui des novices de Lombriasco, qu'ils assistaient aux messes de communauté le missel à la main et chantaient en grégorien durant les deuxièmes messes des dimanches et jours de fête. Toutefois, ni la théorie ni la pratique de la liturgie ne paraissent avoir eu alors de relief notable dans la maison. Sur ce, don Grosso arriva. En effet, notre ami fut transféré en septembre 1909 de la direction de la maison de noviciat de Lombriasco à celle du scolasticat de Foglizzo. Et la "messe dialoguée", où le peuple répond au célébrant avec le servant, y pénétra avec lui.

L'histoire de la diffusion de ce type de messe au début du vingtième siècle est encore un peu floue pour nous. Nous savons seulement qu'on en discutait en Belgique en 1911⁶¹ et qu'en 1913 la question rebondissait en ces termes dans une commission liturgique de Bois-le-Duc en Hollande : "Est-il ou non permis aux fidèles de répondre au célébrant, au cours d'une messe lue dans les églises ou oratoires, tout ce que le servant répond et avec lui ?"⁶² En 1922, un document romain s'y montrait peu favorable⁶³. On croit savoir que ce mode de participation ne fut introduit en Allemagne qu'en 1921 et en Autriche qu'en 1922⁶⁴. Dans ce cas, l'année 1909 aurait été importante dans l'histoire de la liturgie, non seulement des salésiens, mais de l'Italie, où cette formule ne s'était pas encore répandue.

En 1940, dans une lettre à l'un des supérieurs majeurs salésiens, don Vismara témoignait : "Voici ce que don Grosso est en mesure d'affirmer : - La pratique de la messe dialoguée a été introduite à Foglizzo au début de son directorat, c'est-à-dire en 1909. L'autorisation préalable de don Rua n'avait pas été requise. Mais il approuva totalement la mesure quand il en eut connaissance et célébra lui-même la messe dite dialoguée à l'occasion de sa venue à Foglizzo ...⁶⁵"

Le coutumier de cette maison pour l'année 1911-1912 décrit ainsi la pratique locale : "Messe de communauté. Jours ordinaires. - Quand la communauté est descendue à l'église, on récite toutes les prières jusqu'à l'ab omni malo. Ensuite, le prêtre, qui est déjà à l'autel, commence la sainte messe. Tous y assistent avec leur missel et répondent en chœur au célébrant avec le servant. A l'Agnus Dei, le chantre de semaine entonne un motet au saint sacrement. Quand la messe est terminée, on récite les litanies de la sainte Vierge avec les prières qui suivent, le Veni Creator et son oraison. Enfin, une brève lecture complète le quart d'heure prescrit d'action de grâce.⁶⁶" Les prières réglementaires du matin étaient donc récitées, mais elles l'étaient avant et après la célébration eucharistique. Selon le même coutumier, la messe de communauté des jours de fête était accompagnée de prières, la participation active étant ces jours-là réservée à la deuxième messe toujours solennisée. On lit sur cette dernière : "Messe chantée. Chaque dimanche et fête d'obligation, la deuxième messe est toujours chantée, avec diacre et sous-diacre. Tous les chants sont exécutés en grégorien (...) Après la messe, brève explication de l'évangile. - Messe chantée solennelle. La deuxième messe des fêtes solennelles revêt une grande solennité, assurée par les ornements et la présence du clergé (ou chœur). Aux solennités majeures, les parties invariables sont chantées en polyphonie, à l'exception du credo, qui est toujours en grégorien. Le clergé (ou chœur) est constitué par tous les clercs qui, au premier coup de cloche, se rendent tous à la sacristie, y revêtent

leur surplis et, au signal du cérémoniaire, sortent en procession (...). Au cours de la messe, après l'évangile et avant le credo, il y a toujours prédication, panégyrique ou sermon.⁶⁷ Foglizzo appliquait donc les conclusions du congrès de Lombriasco.

Don Vismara à la Semaine liturgique de Maredsous (1912)

Le professeur Vismara respirait dans son scolasticat un parfum liturgique à sa convenance. Sa foi et sa piété y trouvaient leur compte. Rites et chants correspondaient aux désirs de l'Eglise romaine d'alors. L'ampleur et la qualité esthétique des cérémonies charmaient son âme. En outre, ses cours de liturgie étaient appréciés par les étudiants. Pour le mieux nourrir spirituellement, don Grosso, qui avait toujours été féru de congrès, l'encouragea à participer à la Semaine liturgique que les bénédictins organisaient en 1912 dans le monastère de Maredsous en Belgique. Et ces journées, qui auraient pu être banales, firent de notre professeur de scolasticat un apôtre du renouveau liturgique dans son pays. Quelques années après, il le reconnaissait explicitement : "Ce fut alors que, dans notre esprit, prit corps et forme l'idée que, depuis longtemps, nous nourrissions dans notre coeur, de ramener le peuple à la connaissance et à l'amour des cérémonies d'église et à lui redonner la participation active, vivante et consciente d'autrefois."⁶⁸

Dès 1912, il avait décrit et publié ses sentiments. A la veille du congrès, la disparition du sens liturgique dans le peuple chrétien le désolait. "Le sens liturgique s'est perdu. Au lieu du sentiment collectif et social, le sentiment privé domine dans la piété ; au lieu de la solidarité catholique, l'individualisme. De la vraie piété catholique, il ne subsiste chez les fidèles que la matérialité de la réunion dans un même temps et un même lieu. A en juger par les apparences, cette matérialité n'est qu'une ombre : il y manque l'esprit."⁶⁹ Du reste, il se lamentait avant tout sur ses compatriotes. Car il imaginait une Belgique religieusement différente de l'Italie et une abbaye de Maredsous vivant

de la liturgie et irradiant son esprit dans le pays. Une conversation qu'il eut en train et dont il n'est pas inutile de parler ici commença par ébranler ses convictions⁷⁰. "A la dernière étape de mon voyage, je rencontrai un vieil aumônier militaire .., en route lui aussi vers l'abbaye de Maredsous. Naturellement, la conversation tomba sur le sujet d'actualité : la semaine liturgique. Plein de ferveur, je lui exposai mes idées, les impressions que j'avais éprouvées en voyage et ce que j'attendais de la semaine et de ses suites. L'aumônier n'était pas hostile au mouvement liturgique. Il m'écoutait paisiblement, partageait mes remarques sur l'assistance actuelle des fidèles aux cérémonies religieuses et m'approuvait sur la nécessité d'une restauration et d'un renouveau du sens liturgique. Il s'accordait avec moi sur les moyens à employer pour donner au peuple la connaissance et la conscience de la liturgie. Mais, quand j'en arrivai au but que je poursuivais, à savoir la participation active et collective du peuple aux cérémonies, il ne me suivit plus. Il disait : 'Dans les sermons, par l'école, il faut donner au peuple par tous les moyens la connaissance des rites, des objets et des prières du culte. Il faut ramener fréquemment son attention sur les gestes religieux, l'initier aux significations mystiques et morales de ces gestes, en somme le faire vivre de la vie liturgique, qui est le principe et le centre du christianisme. Mais c'est tout ! (en français dans le texte), le reste n'est qu'utopie. - Mais, lui répliquai-je, la Vie liturgique n'a-t-elle pas réalisé cette utopie par ici en Belgique ? - C'est une chimère (en français dans le texte), me répondit-il. Elle ne prend pas !' Cette réponse produisit sur moi l'effet d'une douche glacée, pire, d'un coup de poignard. Mon rêve était donc une 'utopie' irréalisable, et le moyen qui m'avait semblé le plus apte à l'actualiser avait été tenté et avait échoué. J'arrivai à Maredsous sous cette pénible impression ...⁷¹"

Les doctes leçons qu'il y entendit eurent bientôt dissipé les vapeurs critiques du placide aumônier militaire. A son retour, don Vismara énumérait avec complaisance les

noms de la pléiade de conférenciers illustres qui l'avaient instruit et charmé : dom Colomba Marmion, dom Lambert Beau-
duin, dom Fernand Cabrol, dom Idesbald Ryelandt, dom Jean-
Martial Besse, le chanoine Charles Calippe, l'abbé H. Tissier,
l'abbé A. Brassart et un laïc perdu dans les bures et les
soutanes appelé Godefroid Kurth⁷². Notre salésien avait été
frappé par l'intervention de ce dernier, "l'éminent histo-
rien aujourd'hui disparu - écrivait-il en 1919 -, qui, au
nom du peuple dont il se disait le représentant et l'inter-
prète, exprimait le désir et le besoin de connaître la li-
turgie de l'Eglise et revendiquait le droit d'y prendre une
part vivante et active."⁷³ Comme ce médiéviste proche des
gens simples, don Vismara était sensible à la pure beau-
té de la liturgie ; comme lui, il regrettait le silence du
peuple pendant les cérémonies ; comme lui, il demandait
pour ce peuple le droit d'en comprendre les principaux tex-
tes et d'y chanter, soit en latin, soit même dans sa pro-
pre langue.

Le discours de Godefroid Kurth

Écoutons Godefroid Kurth pour ensuite mieux entendre don
Vismara. Il disait : "La liturgie, Messieurs, est le plus
précieux trésor du peuple chrétien. Résultat de l'effort le
plus puissant que l'humanité, guidée et soutenue par la
grâce, ait jamais fait pour paraître dignement devant son
Dieu et lui offrir le sacrifice qui est lui-même, elle est
son chef d'oeuvre esthétique, elle est la plus complète, la
plus féconde, la plus efficace réalisation de l'art (...)
La liturgie a toujours été, de toutes les joies réservées à
l'humanité chrétienne en 'cet admirable et pauvre monde', la
plus pure et la plus haute. Lorsque les Barbares convertis
pénétraient dans les basiliques chrétiennes, ils demandaient
naïvement aux évêques : 'Est-ce là le paradis que vous nous
avez promis ?' (...)" Hélas ! continuait-il, beaucoup d'hom-
mes, même chrétiens, ont perdu le secret de cette langue,
qui est pourtant l'héritage commun de la société croyante.
Et, pour illustrer son propos, il décrivait un chrétien oc-
cidental pénétrant dans une église pour la messe domina-

le, la seule cérémonie qu'il connût: "... Il assiste donc à la Messe dans ce que j'appellerai une attitude de neutralité bienveillante, développant en lui-même je ne sais quel sentiment de vague religiosité ; égrenant peut-être même son chapelet, s'il éprouve le besoin d'une participation plus active à la prière de l'Eglise, et se croyant alors parfaitement en règle⁷⁴. Il reste consciencieusement assis au sursum corda, se lève pour recevoir la bénédiction, et sort comme il était entré, ignorant la fête qu'il a célébrée. Je veux qu'il ait recueilli quelque fruit spirituel de l'accomplissement de ce devoir religieux, il serait trop triste de penser le contraire, mais il m'est assez difficile de voir là une vraie assistance à la Messe (...)." Godefroid Kurth en venait alors à ses souhaits de chrétien moyen : "Puisque même les régimes les plus absolus d'autrefois admettaient qu'on leur présentât des 'doléances respectueuses', vous ne trouverez pas mauvais que j'en formule ici quelques-unes au nom des fidèles qui veulent vivre de la vie liturgique. Il y a une chose qui nous fait défaut à tous et qui nous est indispensable : c'est l'Evangile. Pourquoi ne nous le lirait-on pas en langue profane du haut de la chaire de vérité, ou même, comme je l'ai vu faire en certains pays, des marches de l'autel, immédiatement après que le prêtre l'a lu en latin dans son office ? Autrefois, il en allait ainsi et nos églises avaient même des chaires spéciales, placées l'une à droite et l'autre à gauche du choeur, celle-ci pour la lecture de l'épître, celle-là pour la lecture de l'Evangile (...) J'en viens à ma seconde doléance. Il y a une autre voix qu'on n'entend plus dans un grand nombre d'églises : c'est la voix des fidèles. Pourquoi ? Leur participation active n'est-elle pas postulée à plus d'un endroit dans le texte latin des prières liturgiques, et leur abstention totale ne ressemble-t-elle pas à une mutilation de l'office ? J'ose le dire : s'il y a un regret dans ma vie de catholique, c'est de n'avoir pas participé au chant sacré (...) Partout où l'on a réintroduit, dans ces derniers temps, le chant des fidèles, on a obtenu de merveilleux résultats : je pourrais citer telle messe flamande à Sainte-Véronique de Liège où

j'assistais tous les dimanches et où l'on chantait de beaux cantiques en langue populaire ; en sortant de là, je rencontrais des collègues d'université qui étaient tout heureux d'avoir été témoins de pareille fête et qui montraient une joie d'enfant d'y avoir pris part. Les protestants ne s'y trompent pas ; si leur culte se maintient encore debout, du moins en apparence, il le doit, n'en doutez pas, au choral de Luther, qui les réunit tous les dimanches dans leurs temples pour faire acte de prière commune en chantant, et telle est la magie du chant religieux qu'ils peuvent se faire illusion sur leur fantôme de liturgie pendant qu'ils entonnent en leur langue les psaumes de David :

Grosser Gott, wir loben dich,
Preisen deine Macht und Güte !

Donc que l'on réhabitue partout les fidèles à unir leur voix à celle des chantres pour chanter certaines parties de la Messe, le Gloria et le Credo par exemple, qui n'auront toute leur magnifique éloquence que lorsqu'ils retentiront sur les lèvres d'un peuple entier ! ...⁷⁵"

Le discours persuasif de Godefroid Kurth était émaillé de souvenirs et d'anecdotes, qui le coloraient. Il émerveilla don Vismara. "Jamais, racontait-il dès la fin de 1912, mon songe lumineux ne brilla pour moi avec une telle intensité que lors des conférences et des discussions de Maredsous. Jamais je ne me sentis aussi convaincu de sa réalisation. Le peuple doit participer aux actes du culte. Quand il y aura participation collective, active, vitale, alors seulement on pourra dire que le peuple chrétien assiste aux cérémonies religieuses de manière vraiment et pleinement chrétienne et catholique. Car l'Eglise constitue une société, elle a un culte social officiel et public, qui est fait pour le peuple et au nom du peuple. Le prêtre ne dit pas 'je prie', mais 'nous prions' ; il ne dit pas 'j'offre', mais 'nous offrons'. Pourquoi donc le peuple demeurerait-il isolé dans l'exercice du culte ? Le prêtre se tourne continuellement vers le peuple : 'Dominus vobiscum', le Seigneur soit avec vous ; 'Oremus', prions ; 'Orate fratres, ut meum ac VESTRUM

sacrificium acceptabile fiat ...' ; 'Gratias agimus Domino Deo nostro'. Pourquoi donc le peuple demeurerait-il éternellement sourd et muet à de telles invitations ? Mon Dieu, ouvrez les oreilles et les lèvres de votre peuple, qu'il entende la voix de l'Eglise, qu'il unisse sa voix à la sienne, que, de l'union des voix et des coeurs de ceux qui sont frères et se réunissent pour vous adorer, jaillisse l'hymne de la louange et de la reconnaissance à votre Majesté !⁷⁶" Une théologie du "peuple de Dieu" (voir dans la prière ci-dessus : "les lèvres de votre peuple") allait nourrir l'action de don Vismara pour une liturgie différente.

La campagne liturgique de don Vismara en Italie (1912-1916)

Le congrès de Maredsous avait fait de ce prêtre humble et doux un apôtre du renouveau liturgique. De retour en Italie, il voulut aussitôt monnayer ses convictions. Un périodique édité à Vicence, la Rivista di Apologia Cristiana, lui ouvrait ses colonnes. En quatre ans, il y fera imprimer vingt-sept articles sur le mouvement liturgique. La documentation à laquelle il recourut pour les composer ne nous laissera pas indifférents. Les titres nous disent dans quel courant de pensée il était entré. A juger par les références produites, il y avait là surtout : L. Beauduin, La piété de l'Eglise (Louvain, 1914), G. Bonomelli, La Chiesa (l'Eglise), lettre pastorale de 1913 (Cremona, 1913), F. Cabrol, Le livre de la prière antique (Paris-Poitiers, 1900), Id., Les origines liturgiques (Paris, 1906), F. Cabrol et alii, Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie (Paris, 1907 et suivants), E. Caronti, Liturgia. Nozioni e principi (dans la Rivista liturgica, I, Badia di Finalpia, 1914), Catechismo della dottrina cristiana (catéchisme de la doctrine chrétienne), publié par ordre de Sa Sainteté le pape Pie X (Rome, 1912), le Catechismus ad parochos (catéchisme des curés), publié par ordre du concile de Trente (Venise, 1582), les Cours et conférences des Semaines liturgiques de Maredsous en 1912 (Maredsous, 1913) et 1913 (Louvain, 1914), Desloges, Etudes sur la significa-

tion des choses liturgiques (Paris, 1906), L. Duchesne, Origines du culte chrétien (Paris, 1889), H. Dutillet, Riccolo catechismo liturgico (petit catéchisme liturgique), (Turin, 1908), M. Festugière, La liturgie catholique (Maredsous, 1913), Id., Qu'est-ce que la liturgie ? Sa définition, ses fins, sa mission (Paris, 1914), M. Filipello, La liturgia parrocchiale (la liturgie paroissiale), lettre pastorale de 1914 (Ivrea, 1914), A. Gréa, La sainte liturgie (Paris, 1909), P. Guéranger et alii, L'année liturgique (14ème éd., Paris-Poitiers, 1900 et suiv., 16 vol.), Pie X, Inter sollicitudines, 1903⁷⁷.

Il choisit pour fil directeur le thème de Godefroid Kurth à Maredsous, c'est-à-dire la participation du peuple à la liturgie. Comme les autres propagandistes du mouvement liturgique du temps, le professeur de Foglizzo visait à une "participation pratique, extérieure et officielle" du peuple chrétien. En 1912, il écrivait : "Ces propagandistes sont convaincus que les actes du culte chrétien diffèrent, au moins pour leur plus grande part, des représentations de théâtre ou d'opéra, où le peuple n'est que spectateur. Il y est spectateur conscient, attentif et ému tant que l'on voudra, mais simple spectateur. Les actes liturgiques, eux, sont des gestes dans lesquels le peuple doit, de quelque façon, entrer lui-même comme acteur. Il a lui aussi son rôle à tenir, il a donc le droit et le devoir de le remplir."⁷⁸ En 1912 et 1913, don Vismara entama sa campagne proprement dite par une série d'articles généraux sur cette participation liturgique qui lui tenait tant à coeur⁷⁹. Ensuite il la diversifia selon les publics. Il traita successivement : en 1913 encore, de la participation liturgique dans les instituts ecclésiastiques, séminaires ou scolasticats⁸⁰ ; en 1914, de la participation liturgique dans les collèges et les pensionnats⁸¹ ; puis s'étendit, pendant deux ans et plus (1914-1916), sur la participation liturgique dans les paroisses⁸². Entre temps, il examinait aussi divers problèmes de spiritualité et d'éducation liturgiques, notamment celui des liens entre la liturgie et la vie chré-

tienne prise dans son ensemble⁸³. Nous sommes ici au coeur du mouvement salésien de rénovation liturgique.

La participation liturgique au séminaire

Pour lancer sa campagne de réforme liturgique dans les séminaires, don Vismara eut la bonne idée de décrire la vie de prière dans sa propre maison de Foglizzo, où, en 1913, la réforme prospérait désormais. "Les faits valent plus que les mots, les exemples plus que les exhortations. Nous ne chercherons pas à savoir ce que l'on pourrait faire dans ces institutions [ecclésiastiques]. Nous exposerons ce qui se fait déjà dans quelques instituts. Nous avons la joie de pouvoir donner en exemple ce que nous avons quotidiennement sous les yeux à l'Institut théologique international, ici, à Foglizzo, où nous avons l'honneur et l'avantage de résider. Tout d'abord, outre le cours de Cérémonies et Rubriques qui les forme à bien exécuter les cérémonies d'église, les clercs reçoivent pendant quatre ans un enseignement spécial de liturgie. Il leur procure une instruction liturgique complète en ce qui concerne l'histoire, le contenu, le symbolisme, la valeur dogmatique et morale des fêtes, des rites et de tout ce qui a trait au culte. L'ensemble s'inspire, au moins d'intention, des concepts fondamentaux qui sont l'âme de la liturgie, et vise à la formation du sens liturgique qui fait non seulement comprendre et aimer, mais fait vivre les mystères et les gestes du culte, et se traduit par des sentiments, des affections, des idées et des actes imprégnés de l'esprit de l'Eglise, la plus riche et la première des sources de la vie religieuse et chrétienne, tant individuelle que sociale. Avec l'enseignement liturgique et pour le compléter, un enseignement théorique et pratique du chant est assuré aux clercs, du chant grégorien surtout, en conformité avec les très sages conseils du souverain pontife régnant, Pie X. - Enfin, fréquemment et surtout à l'approche des fêtes et de l'ouverture des grandes périodes de l'année ecclésiastique, des instructions liturgiques particulières leur sont données ; et la prédication est souvent nourrie ou inspirée par la liturgie des fêtes ou des cérémonies ou

encore par les particularités des rites. - On pourvoit ainsi à la formation, condition indispensable à qui veut reproduire le mieux possible en soi l'idéal liturgique. - En outre, chacun dispose d'un liber usualis pour le chant et d'un petit missel latin (de petit format, mais complet) pour suivre la sainte messe, non seulement des jours de fête mais aussi des jours de semaine. - De fait, chaque matin, le prêtre célèbre la messe à voix haute, de manière à être entendu distinctement de tous. Et, en chœur, tous répondent au prêtre du début à la fin de la célébration, pour que la messe soit vraiment un acte collectif et une prière dialoguée. Les assistants récitent avec lui et à voix haute le Gloria, le Credo, le Sanctus et l'Agnus Dei, et ils l'accompagnent en silence dans tout le cours de l'action, lisant sur le missel qu'ils ont entre les mains toutes les parties variables et invariables de l'office que le prêtre récite. Ainsi s'établit l'union intime et permanente entre celui qui accomplit le sacrifice et ceux qui y assistent, entre le représentant du Christ et les fidèles, entre le Christ lui-même et les membres de son corps mystique. Toutes les autres cérémonies se déroulent dans des conditions analogues. Quand les offices sont chantés, tous participent au chant, lequel est choisi, préparé et exécuté selon les saintes normes des règlements pontificaux. Qui peut donner une idée de la douceur et de l'ampleur du chant choral d'une masse nombreuse (les clercs dépassent la centaine), dévote et disciplinée ? Les jours de fête, outre la messe lue, il y a toujours une deuxième messe, qui est chantée et célébrée sur le mode solennel. Même chose pour les vêpres des jours de fête, cérémonie si belle et si parlante à qui est capable de la comprendre (...). Tous ceux qui ont eu le bonheur d'assister à ces cérémonies [de Foglizzo] en ont retiré la plus belle et la plus profonde impression. La beauté et la puissante efficacité de la liturgie s'y manifestent vraiment. Mieux, les cérémonies atteignent vraiment ici leur but, qui est d'honorer Dieu comme il se doit et de contribuer à l'édification des fidèles, en les portant à la con-

templation des choses célestes et en suscitant en eux des sentiments de foi, de piété et d'amour. Nous pensons avoir ainsi atteint, autant qu'il est possible dans les circonstances présentes, le degré le plus élevé d'actuation de l'idéal liturgique. - Quels en sont les fruits ? Il ne nous appartient pas d'en juger. Nous nous limitons simplement à remarquer que les nombreux clercs de notre institut aiment et apprécient la liturgie et les cérémonies liturgiques, et que ceux qui se sont consacrés à cette entreprise ne regrettent pas leur peine et se sentent toujours plus encouragés à poursuivre l'oeuvre commencée. Il est pour nous très consolant et très significatif qu'un grand nombre de clercs sortis de notre institution, comme aussi de ceux qui y résident encore, se soient faits les propagandistes actifs et convaincus de l'idée liturgique. Il nous semble donc avoir allumé un foyer et créé un centre de diffusion du mouvement liturgique.⁸⁹ Les témoins de cette époque déjà lointaine nous disent que don Vismara ne se leurrait pas et ne se satisfaisait pas à bon compte. "On vivait de l'eucharistie", me confiait l'un de ses disciples (des années trente, il est vrai) en 1980.

La longueur de cette citation nous sera peut-être pardonnée. Il en faut beaucoup pour nous convaincre aujourd'hui que le renouveau liturgique salésien du début du vingtième siècle a été plus qu'un pieux, mais vain désir germé dans la tête de quelques ecclésiastiques plus ou moins illuminés.

La participation liturgique au collège

Au temps de la première guerre mondiale, les confrères salésiens de don Vismara ne croyaient pas beaucoup - nous le vérifierons bientôt - aux aptitudes "liturgiques" des élèves de leurs nombreux collèges. Notre professeur était d'un avis différent. Un demi-siècle avant le concile qui les déciderait à changer de méthode, il écrivait : "Les enfants qui y sont rassemblés [dans les collèges confessionnels de garçons et les maisons d'éducation de filles] sont en fait des chrétiens, qui ont le droit de connaître

leur religion dans son essence la plus profonde et la plus vitale, c'est-à-dire dans le culte. Chaque matin et chaque jour de fête, ils sont tenus d'assister aux cérémonies d'église : ils ont le droit de comprendre ce qui s'y dit et s'y fait. On les instruit dans les diverses branches du savoir humain ; pourquoi devraient-ils en ignorer la portion la plus noble et qui les touche de plus près ? Si l'on ne doit pas les priver d'instruction religieuse, on ne doit pas non plus leur interdire de participer activement et consciemment aux cérémonies. ⁸⁵"

En pratique, il demandait pour les collèges des "messes dialoguées" analogues à celles de son scolasticat modèle de Foglizzo. "Un point particulier sur lequel nous voudrions insister par dessus tout [sommanente inculcare] est celui de la messe lue dialoguée, c'est-à-dire de la messe à laquelle tous les assistants répondent ensemble au prêtre célébrant, du début à la fin, comme s'ils étaient eux-mêmes servants. Cela aussi est possible dans tous les collèges, s'il ne s'agit que de répondre au prêtre. Là où les jeunes sont plus instruits, on pourrait aussi introduire progressivement la pratique de réciter avec le prêtre les parties fixes de l'office : le Gloria, le Credo, le Sanctus et l'Agnus Dei. L'expérience et les circonstances diront si, dans les collèges où le latin est enseigné, tels que les petits séminaires et les lycées [deuxième cycle de l'enseignement secondaire], il est possible d'aller plus loin encore et de réciter également avec le prêtre les parties invariables de la messe. ⁸⁶" Dans sa relative audace, il demeurait prudent.

La participation liturgique à l'église paroissiale

Une énumération antérieure nous a déjà appris que don Vismara, liturgiste salésien d'une congrégation vouée à la jeunesse, ne s'est pas contenté de parler de la vie culturelle des seuls enfants. Au vrai, à juger par l'étendue de ses développements, la piété liturgique des paroisses lui tenait probablement encore plus à cœur que celle des écoles et des collèges. Le peuple des baptisés réparti en paroisses était en effet l'objet naturel et premier des efforts des propa-

gandistes du mouvement liturgique. Parvenu à la troisième année de sa campagne, don Vismara affirmait : "La question est d'importance capitale. S'il est vrai, comme nous l'avons si souvent répété, que la liturgie n'est pas faite seulement pour les religieux et les âmes pieuses, qu'elle n'est pas la prérogative de quelques privilégiés, mais l'héritage commun de tous les fidèles, l'expression naturelle de la religion et du sentiment de toute l'Eglise, la source première et indispensable de l'esprit chrétien, comme le disait le souverain pontife Pie X de sainte mémoire ; s'il est vrai, comme le même pontife l'a assuré, que c'est de la restauration et de la participation active et consciente à la liturgie qu'il faut attendre le renouveau de la foi, de la piété et de toute la vie chrétienne, il faut en conclure que cette restauration et cette participation doivent commencer par les paroisses. Le peuple chrétien ne vit pas et ne se forme pas dans les instituts religieux et dans les collèges, mais dans les paroisses. La paroisse est le centre naturel de la vie religieuse du peuple chrétien ...⁸⁷"

Il souhaitait que les gens ne s'ennuient plus à l'église pendant les cérémonies, qu'elles soient pour eux vivantes et pleines de sens, que l'assistance à la messe ne leur soit pas qu'une obligation, que le peuple rassemblé réponde au prêtre et qu'il chante pendant les messes solennelles, messes classiques s'il en est, qu'il puisse y chanter tout ce qui lui revient de droit, à savoir le Kyrie, le Gloria, le Credo, le Sanctus, l'Agnus Dei, ainsi que les réponses chorales au célébrant : Et cum spiritu tuo, Deo gratias, Amen ... Il cherchait à exploiter à fond les ressources de la liturgie sévère, lointaine (par la langue et les usages hérités de temps anciens), figée et corsetée de cette première partie du vingtième siècle.

Les idées maîtresses de don Vismara

Peu à peu, don Vismara approfondissait sa théologie liturgique, dont il est désormais possible de définir quelques axes. Il voyait dans la liturgie officielle, seule authentique, le corps vivant du culte de l'Eglise, seul capa-

ble d'honorer Dieu correctement (valeur latreutique) et de sanctifier réellement le fidèle (valeur sacramentelle). Mais pour en exploiter les virtualités, il fallait entrer dans son âme, y participer ...

En 1916, il écrivit non sans éloquence : "La liturgie est le culte de l'Eglise, société religieuse que Jésus-Christ a établie sur terre pour continuer sa mission de rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû et de sanctifier les âmes. Elle ne constitue pas une part accessoire, secondaire ou purement décorative du culte, mais le culte même de l'Eglise, compris dans toute son extension et toute sa réalité. Ce n'est pas un ensemble de purs rites extérieurs et de formalités matérielles, mais le complexe des actes essentiels du culte de l'Eglise, certes tissé de rites et de formalités, mais aussi rempli de toute la force et de toute la vie de ces rites et de ces formalités, qui sont la force et la vie de l'Eglise elle-même, force et vie que Jésus-Christ a communiquées à celle-ci comme fruit et continuation de sa vertu rédemptrice et sacerdotale. Prendre les rites sans la force et la vie qu'ils renferment, c'est prendre un corps sans son âme. Et vouloir saisir cette force et cette vie sans les rites qui les portent, c'est vouloir saisir une âme hors du corps qui la fait vivre, par lequel elle agit et à travers lequel elle exerce sa vertu. Dans l'idéal, on pourra distinguer l'un et l'autre élément. Dans la réalité, ils ne peuvent être disjoints sans que la liturgie et le culte de l'Eglise soient dénaturés et détruits. Pas de corps sans âme, pas d'âme sans corps.⁸⁸" En bon théologien, il articulait avec soin sa liturgie sur une ecclésiologie, cette ecclésiologie sur une christologie, cette christologie sur une anthropologie. Pour lui, la liturgie d'Eglise reprenait symboliquement, mais réellement, le geste salvateur du Christ mort et ressuscité.

Insistons sur sa conception de l'Eglise. Elle était pour lui l'unique structure officiellement reconnue du corps du Christ, structure qu'il opposait aux personnes et aux collectivités privées, même réunies au nom de Jésus Christ.

Il en tirait aussitôt cette conséquence : "Quant à la pratique des exercices de piété, la préférence doit naturellement être donnée aux exercices liturgiques, c'est-à-dire aux exercices de piété officielle et publique, qui l'emportent sur ceux de la piété privée.⁸⁹" De ce fait, les normes, les rites et les mots prenaient une valeur sacrée et même sacramentelle quand ils étaient reconnus appartenir à cette piété "officielle et publique".

Ces quelques principes nourrissaient sa théorie et sa pratique. En 1914, don Vismara distribua un enseignement liturgique systématique au clergé du diocèse d'Ivrea (Italie du Nord), qui, sous l'impulsion de son évêque Matteo Filipello, se distinguait alors par une certaine ferveur culturelle. Nous n'en connaissons pas toute la teneur. Mais la Rivista liturgica de l'année suivante ayant reproduit le schéma de ses instructions, la suite des idées qu'il développait dans sa campagne y apparaît pour nous. On observera que les liens entre la vie liturgique et la vie chrétienne faisaient l'objet de longues leçons. Voici ce schéma.

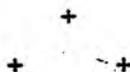
"Le R. D. Vismara a tenu au clergé d'Ivrea une série d'instructions liturgiques au cours de l'année qui vient de s'écouler. Du schéma que nous publions, on déduira la noblesse et l'élévation d'un programme, dont des informations privées nous ont appris qu'il fut magistralement développé par le savant salésien. - 1° Liturgie, concept, nature, caractères. Elle répète l'action de Jésus-Christ et résume celle de l'Eglise. Valeur latreutique et valeur sacramentelle. - 2° Liturgie et cérémonies. Relations des cérémonies avec le but et l'âme de la liturgie, leur sens, leur valeur et leur exécution. - 3° Vie liturgique. Beauté, richesse, vie (spirituelle et surnaturelle) contenue dans les rites, dans les formules et dans les actions liturgiques. Comment la liturgie est la source première et indispensable de l'esprit chrétien (Pie X). - 4° Sens liturgique. Concept (idée théorique et pratique qu'il faut avoir de la liturgie), sa nécessité en particulier pour un prêtre, éducation et forma-

tion. - 5° La sainte messe. Concept théologique et liturgique. Richesse et vie contenues dans les rites et les formules. La sainte messe et la vie chrétienne et sacerdotale. - 6° Le bréviaire. Devoir et noblesse de la prière publique, sa structure et ses éléments. Développements analogues à ceux de la sainte messe. - 7° Les sacrements. Concept général aux points de vue dogmatique et liturgique. Examen particulier du baptême (vie chrétienne) et de l'ordre (vie sacerdotale). - 8° L'année liturgique. Concept, fondement et centre, sens et but, valeur pour la sanctification chrétienne. - 9° La participation du peuple à la liturgie. Nécessité, désir de l'Eglise et du peuple, exigence de la liturgie, difficultés et avantages. - 10° Instruction et éducation liturgiques du peuple. Conditions et moyens, dans les institutions, dans les collèges et dans les paroisses. Moyen pratique.⁹⁰"

Don Vismara ne prétendait pas à l'originalité en matière de science liturgique et, de fait, il ne disait rien de nouveau. A cet endroit, nous nous demanderons seulement dans quelle mesure il répétait certaines des idées mères de son maître dom Guéranger et en quel sens évoluait dans son pays un mouvement liturgique dont il était devenu l'un des porte-parole. Encouragé probablement par Inter sollicitudines de Pie X, il insistait plus que l'abbé de Solesmes sur la "valeur sacramentelle" de la liturgie, qui, à son sens, rendait celle-ci tellement bénéfique au fidèle. Alors que dom Guéranger n'avait guère parlé que de l'honneur de Dieu par la liturgie et donc de la "valeur latreutique" de celle-ci, don Vismara y joignait systématiquement le progrès en sainteté du chrétien assuré par elle. Ses articles de la Rivista di Apologia Cristiana ne traitaient amplement que de ce progrès. Au théocentrisme de l'époque précédente, il superposait un certain anthropocentrisme. En outre, sa thèse favorite de la nécessaire participation liturgique du peuple chrétien l'amenait progressivement et à son corps défendant à modifier sa théorie du sujet réel de l'acte liturgique, qu'il se mettait peu à peu à identifier à la communauté

locale plus qu'à l'Eglise officielle moins concrète. Ce n'était d'ailleurs qu'une tendance que don Vismara devait refouler quand il la décelait en lui-même, car il tenait fermement à la définition de la liturgie, culte public et officiel de l'Eglise catholique.

Malheureusement pour le succès de sa campagne, sur ce point comme sur d'autres, il ne convainquit pas uniformément tous ses lecteurs, surtout pas la moyenne de ses confrères salésiens. En 1914, l'heure du reflux du mouvement commençait de tinter.



L'étouffement du mouvement liturgique salésien à partir de 1916

En 1910, un autre rectorat avait commencé, quand don Paolo Albera (1845-1921), ancien inspecteur de France (1881-1892), ancien catéchiste général de la congrégation (1892-1910), eut remplacé à la tête de la société salésienne don Michele Rua, mort cette année-là. Don Albera n'était pas un intégriste ennemi de toutes les nouveautés, mais le contexte anti-moderniste d'une part et l'atmosphère conservatrice secrétée par les disciples immédiats de don Bosco qui se sentaient vieillir, de l'autre, s'harmonisaient mal avec le mouvement liturgique, tel que don Vismara cherchait à le promouvoir dans l'oeuvre salésienne⁹¹. La réaction - jamais violente du reste - se cristallisa durant la préparation et la confection d'un manuel de piété, qui fut imposé en 1916 à tous les religieux salésiens : ce manuel ignorait les acquis du mouvement sur la participation liturgique. Les effets se firent sentir progressivement entre les deux guerres mondiales, surtout durant la décennie faste (1929-1939) de la béatification et de la canonisation de don Bosco, qui fut aussi celle des premières années du rectorat de don Pietro Ricaldone (recteur majeur

de 1932 à 1951). Disons d'entrée de jeu qu'il est ici plus facile d'enregistrer les faits, qui furent publics, que d'ententer des explications, qui demeurent problématiques.

Les détenteurs du pouvoir salésien dans le premier quart du vingtième siècle, formés par don Bosco entre 1860 et 1880, étaient naturellement des hommes de tradition et en majorité acharnés à garder intact l'édifice culturel qui leur avait été légué en héritage. Les nouveautés dans le culte ou, pour employer leur terminologie familière, dans les "pratiques de piété" des maisons salésiennes, les inquiétaient peu ou prou. On se rappellera que la messe et les sacrements étaient des pièces centrales de la pédagogie, de la spiritualité et donc de la pastorale salésiennes. Leurs transformations touchaient le coeur du système de don Bosco, qu'elles pouvaient éventuellement altérer.

Les préoccupations des salésiens au pouvoir s'exprimèrent à loisir lors d'une enquête, qui fut justement contemporaine de la campagne liturgique de don Vismara. En 1913, un bref formulaire (trois feuillets) intitulé Pratiche di pietà per le Case salesiane (Pratiques de piété pour les maisons salésiennes) fut envoyé par le centre turinois à tous les provinciaux et à quelques spécialistes (parmi lesquels don Vismara) de la congrégation. Après un préambule explicatif, il énumérait les pratiques journalières, hebdomadaires, festives, annuelles et "de tout temps" en usage dans la société de don Bosco, parce que prescrites par les constitutions alors en vigueur (celles de 1874), les règlements ou la "tradition". Il dressait deux listes de pratiques : celles pour tous, confrères et jeunes et celles pour les seuls confrères. On trouvait dans cette dernière catégorie la méditation et la lecture spirituelle quotidiennes et les exercices spirituels propres aux religieux. Le but était de préparer un manuel de piété en usage dans toutes les oeuvres salésiennes. Les correspondants étaient priés de donner un avis sur sa composition.

Et ils eurent bientôt compris qu'il s'agissait de défen-

dre la tradition salésienne en matière cultuelle. Une mise en garde formait rempart. Le formulaire disait : "Voici à ce propos ce que don Bosco a dit le 24 septembre 1885 et qui se lit à la page 83 des procès verbaux du Chapitre supérieur : Quand je viendrai à mourir, que ma mort n'altère en rien l'ordre de la congrégation. Qu'en conséquence le vicaire pourvoie à maintenir intactes les traditions qui sont actuellement les nôtres⁹². Le Saint-Père nous l'a chaudement recommandé. Les traditions diffèrent des Règles⁹³ : elles enseignent comment expliquer et pratiquer les Règles elles-mêmes. Il faut veiller à ce qu'après moi les traditions soient maintenues et conservées par ceux qui nous succéderont."⁹⁴ En principe, les nouveautés des vingt-cinq dernières années (don Bosco était mort en 1888) étaient donc bannies du code envisagé. Les hommes d'ordre et de gouvernement en attendaient un autre bienfait. Il obligerait à uniformiser des habitudes de plus en plus disparates dans une société qui se répandait désormais dans les cinq continents. Les adaptations aux moeurs locales leur étaient suspectes.

A partir des premières réponses parvenues à Turin, le secrétaire du Chapitre⁹ supérieur, don Calogero Gusmano, et l'un des secrétaires des supérieurs généraux, don Samuele Vosti, élaborèrent en 1914 un schéma de travail pour la commission exécutive du "directoire commun". D'après ce document, il était de suprême importance (importantissimo) de rédiger et d'imprimer pour les oeuvres externes (les oratori festivi) un "Directoire pour les pratiques de piété". "Cette uniformité produira sous peu des effets abondants, y lisait-on. Pour l'heure, c'est une babel dans les prières de nos oratoires festifs : il n'y en a pas deux qui suivent la même méthode et les directeurs se croient le droit d'en changer même tous les dimanches."⁹⁵ Selon les salésiens interrogés, les différences engendraient des troubles et nuisaient à l'évangélisation. Le retour à la "tradition" aurait pour résultat de réduire les distances entre des méthodes apostoliques divergentes. Du Chili, don Stefano Trione (1856-1935), vénérable personnage que don Bosco avait très aimé et qui avait été directeur spirituel de la maison mère du

Valdocco de 1884 à 1897⁹⁶, avait écrit : "Les prières du soir se disent hors de l'église, entre autres parce que le mot du soir⁹⁷ traditionnel n'a d'ordinaire pas sa place à l'église, où certaines interventions sur la politesse, la discipline, etc., ne font pas bonne impression, et pour plusieurs autres motifs. Sur ce point, au Chili on suit don Bosco, mais en Argentine on suit la réforme⁹⁸." Les habitudes locales feraient inévitablement les frais de la législation qui se préparait. Le schéma Gusmano-Vosti indiquait la route à suivre désormais. Il s'agissait : "a) de rechercher quelles ont été à cet égard les idées et la volonté de notre vénérable Père ; b) de déterminer quelles furent les pratiques en usage de son vivant, celles qu'il a prescrites et celles que d'autres ont introduites sans qu'il s'y opposât ; c) de faire ensuite disparaître des pratiques actuellement en usage dans nos maisons, tout ce qui y a été abusivement introduit, soit par le zèle mal entendu, soit par la faiblesse excessive des directeurs dans l'acceptation des pratiques locales, sous prétexte que les salésiens doivent s'adapter aux diverses coutumes des nations ou des pays dans lesquels ils s'établissent. Les adaptations de cette sorte ne sont admissibles que dans la mesure où elles ne portent pas préjudice à notre esprit. Car ce ne sont pas seulement les infractions aux constitutions qui portent préjudice à l'esprit salésien, mais aussi les changements ou même les simples modifications apportées aux traditions que le vénérable don Bosco a pris soin de nous laisser en exigeant de continuer à les pratiquer après sa mort.⁹⁹" Deux principes seraient donc appliqués dans la rédaction du directoire : 1) retrouver les pratiques traditionnelles (tradition), 2) les imposer à tous sans distinction (uniformité). On ne disait mot du mouvement liturgique.

Il y eut quelques litiges, non pas, comme nous nous y attendrions peut-être, pour l'assistance quotidienne à la messe avec récitation des prières du matin et du chapelet, ou pour l'exercice mensuel de la bonne mort, dont les particularités étaient définies depuis les origines salésiennes,

mais pour la récitation des actes avant et après la communion durant la messe de communauté et pour celle du petit office de la sainte Vierge pendant la deuxième messe dominicale. Ne retenons que ce dernier point. Selon un schéma préparatoire, "Don Bosco avait permis que les jeunes chantent l'office de la sainte Vierge. Mais, comme l'office était plus long que la messe, celle-ci commençait à la fin des matines (dudit office), comme le demande le règlement. Mais, dans la plupart des collèges, le chant de l'office de la sainte Vierge est abandonné parce que les jeunes ne le chantent pas volontiers. Il faut maintenant vérifier si le chant de l'office appartient vraiment à l'esprit de don Bosco et s'il y a une raison de l'imposer dans nos collèges. Il semble que don Bosco permettait de chanter cet office parce que, aux premiers temps de l'oratoire, beaucoup, avant leur entrée chez don Bosco, avaient appartenu à diverses confraternités, dans lesquelles on chantait l'office du dimanche. La deuxième cérémonie dominicale était pour eux l'heure la plus propice à l'accomplissement de leur pratique ...¹⁰⁰" A Turin, deux notes manuscrites apparurent en marge de ces propos, l'une d'origine non déterminée qui disait : "Noter que ce qui ennueie les enfants est la récitation, non pas le chant de l'office. Don Bosco voulait qu'il fût chanté, non pas qu'il fût récité" ; l'autre de don Francesco Cerruti (1844-1917), l'un des salésiens survivant du temps de Dominique Savio, qui était devenu conseiller scolaire général de la congrégation : "Don Bosco n'imposait pas de le chanter, mais exigeait que, chanté ou récité, il ne fût pas omis." Mais que devenaient les chants liturgiques dans l'aventure ? On en vint à une sorte de compromis. Au paragraphe de la deuxième messe dominicale, le manuel de 1916 prescrivit : "Les jours de fête, la messe est chantée ; aux fêtes ordinaires, si la messe n'est pas chantée, on récite, pendant qu'elle se déroule, les matines et les laudes de l'office de la sainte Vierge en chantant les hymnes, les leçons et le Te Deum. Après la messe, chantée ou lue comme il vient d'être dit, explication de l'évangile ou une autre prédication ...¹⁰¹"

Don Vismara, que nous savons avoir été interrogé, composa lui aussi un court mémoire. Nous y lisons : "Préparer la compilation d'un manuel de piété qui contienne la traduction italienne de toutes les prières et de toutes les formules latines (messe, oraisons, angelus, psaumes, hymnes). C'est l'unique moyen de rendre vraiment utiles et profitables (litt. : senties, sentite) les pratiques de piété et de donner le moyen de participer activement et consciemment aux cérémonies religieuses. Je serais disposé à rédiger le schéma de ce manuel. Il faut initier nos jeunes à une meilleure connaissance de la liturgie (instructions complémentaires au catéchisme), au sens liturgique (célébration correcte des fêtes liturgiques et belle exécution des cérémonies) et à la participation active et consciente à tous les actes du culte, en préférant du reste les actes publics et officiels (ou liturgiques) aux actes de dévotion privée.¹⁰²" Il était probablement le seul à employer le mot de "participation" et non d'"assistance" aux offices. Et le schéma de manuel ne lui fut pas demandé.

L'introduction du recueil publié, signée par le recteur majeur en exercice, don Paolo Albera, et datée de la Toussaint 1916, en rendit les dispositions obligatoires pour tous les salésiens. Ils lurent : "Mes très chers fils en Jésus Christ. Je vous présente le livret intitulé : Pratiche di pietà in uso nelle Case salesiane (Pratiques de piété en usage dans les maisons salésiennes), qui est suivi d'un copieux appendice pour la commodité des confrères qui devront s'en servir. Je vous rappelle le très vif désir de notre vénéré père Don Bosco et du regretté Don Rua que l'on maintienne toujours et partout la plus complète uniformité dans les pratiques de piété de nos Instituts, et que nul ne prenne le droit (litt. : n'ait l'autorité) d'y ajouter ou retrancher, de manière stable, quoi que ce soit sans l'autorisation explicite du Recteur Majeur (...). Je suis persuadé, mes chers fils, que vous recevrez volontiers ce livret de Pratiche di pietà, qui est obligatoire pour nous tous, et que vous vous y tiendrez scrupuleusement, sans

y introduire quelque modification que ce soit, pour utile et sage qu'elle vous puisse paraître ...¹⁰³"

Détail qui pince le coeur, en cette fin de l'année 1916, don Vismara, appelé sous les drapeaux de l'Italie désormais en guerre (1915), n'était plus à Foglizzo.

Les sentiments de don Vismara dans le nouveau contexte

Don Vismara était un religieux obéissant et réservé. Nous ignorons les débats de son âme quand il eut compris en quel sens évoluait le sentiment des salésiens en matière culturelle. Pour l'heure, seuls quelques documents témoignent qu'il n'avait pas changé d'opinion.

Redevenu professeur de théologie après 1918, il suivit son scolasticat de Foglizzo à Turin-Crocetta, où il fut transféré en 1923. Les prescriptions du manuel de 1916 n'y étaient pas appliquées à la lettre. On pouvait le comprendre, mais certains le regrettaient. Avec l'exaltation de don Bosco (béatifié en 1929 et canonisé en 1934), la pression uniformisatrice des "pratiques de piété" salésiennes s'intensifia. En 1935, la récitation du chapelet durant la messe de communauté fut rétablie au scolasticat international de théologie de la Crocetta et la messe régulièrement dialoguée disparut¹⁰⁴. Toutefois, la compétence de notre professeur continuait d'être bien reconnue dans sa congrégation : en 1940, quand son école devint une faculté de théologie, il en fut le premier doyen.

Sans heurter de front ses confrères et ses supérieurs hiérarchiques, il demeurait fidèle à ses idées d'apôtre de la liturgie. Après la publication du code de droit canonique (1917), son manuel de cérémonies de 1909 devait être refondu. En 1934, il le réédita, après l'avoir pourvu d'une "introduction" qui, à elle seule, équivalait à un nouveau livre¹⁰⁵. Aux détours de certaines pages, elle redisait ses grandes convictions. "La messe dialoguée, assurait-il, est très simple et très facile dans les églises de séminaires, d'institutions religieuses, de collèges, en particulier pour la messe dite de communauté. Elle est louable-

ment en usage dans de nombreux séminaires et instituts de Rome et d'autres villes. A plusieurs reprises, des pèlerins et des groupes de fidèles ont assisté dans ces conditions à la messe que le Saint-Père célébrait ...¹⁰⁶ L'auteur y conseillait la lecture de dom Lambert Beauduin, La piété dans l'Eglise, et plus encore de l'oeuvre maîtresse "toujours classique et à l'origine de tous les travaux modernes de ce genre, Guéranger, L'année liturgique, désormais traduite en toutes les langues¹⁰⁷." Enfin, il y réexprimait son voeu le plus ardent qui, depuis une trentaine d'années, avait été la passion de sa vie de professeur et de prêtre : "En pratique et en conclusion, plus consciente, plus vivante et plus active sera la participation du peuple aux cérémonies sacrées, et plus l'on correspondra à la nature des cérémonies elles-mêmes et au désir de l'Eglise, plus grand aussi sera le bénéfice que le peuple lui-même en retirera pour sa foi, sa piété et sa vie chrétienne. Tel est le voeu dont nous attendons ardemment (en italien : bramiamo) la réalisation avec l'aide de Dieu et la coopération des âmes bonnes et généreuses : voir le peuple chrétien assister aux cérémonies sacrées avec piété, avec amour, avec intérêt, participant aux actions liturgiques de manière digne et consciente et pour un fruit toujours plus abondant ...¹⁰⁸" L'auditeur enthousiaste de Godefroid Kurth en 1912 reparaissait dans le rédacteur ému de ces lignes de 1935.

Il manifesta donc son étonnement face à des mesures apparemment rétrogrades, qui étaient prises sous ses yeux dans des scolasticats salésiens, dont il avait voulu en d'autres temps faire des modèles de vie et d'esprit liturgiques. Un mémoire au catéchiste (ou directeur spirituel) général Pietro Tirone (1875-1962), daté du 31 octobre 1940, nous dit ses sentiments sur l'"assistance à la messe" au scolasticat de théologie de Turin-Crocetta¹⁰⁹ : "Assistance à la messe = obligation de réciter le chapelet durant la messe de communauté et exclusion de la messe dialoguée ou de la participation directe à l'action du prêtre. a) Cette mesure me pa-

raft inopportune en soi et dans le contexte actuel. Aujourd'hui, la pratique d'assister liturgiquement à la messe (soit par la messe dite dialoguée, soit autrement) se répand toujours davantage. L'Action Catholique a justement pour programme d'année la participation liturgique à la messe et pour mot d'ordre : à chacun son missel (ogni socio un messalino). Or, il me semble que, par la disposition qui a été prise, non seulement nous ne nous plaçons pas à l'avant-garde du mouvement, mais pas même à son arrière-garde : nous sortons carrément du rang. Est-ce normal ?¹¹⁰ - b) Je comprends notre difficulté particulière de trouver une méthode adaptée et uniforme pour nos collègues, avec leurs étudiants et leurs artisans, leurs grands et leurs petits, leurs internes et leurs externes. A mon sens, il s'agit d'un problème à affronter et à étudier à tête reposée. - c) Je comprends aussi qu'une raison d'ordre pratique puisse prévaloir pour les scolasticats de philosophie : les clercs doivent s'habituer à la pratique et aux formes de piété qui seront ensuite les leurs dans les collèges avec les jeunes¹¹¹. Toutefois, cette raison est étroitement liée au problème qui a été précédemment énoncé¹¹². - d) Mais je ne comprends pas qu'une semblable raison puisse valoir dans les scolasticats de théologie, où les clercs se préparent immédiatement à la messe et d'où ils sortent prêtres. Aujourd'hui, dans nos maisons, les prêtres ne participent pas régulièrement à la messe des jeunes ; et, quand ils y participent, ils ne s'associent pas à leurs pratiques, mais malheureusement - et de haut en bas - ils profitent de ce temps (y compris durant les offices solennels) pour réciter leur bréviaire, comme cela se fait probablement aussi dans les scolasticats. En conséquence, il me semble qu'au moins dans les scolasticats de théologie la pratique de la messe liturgique pourrait être maintenue. On peut pourvoir à la récitation du rosaire à un autre moment et d'autre manière (...). D.E.M.V.¹¹³"

Le P. Eusebio Vismara mourut le 3 janvier 1945, quelque quarante jours après son ami Giovanni Battista Grosso (21

novembre 1944), dans la maison salésienne de Bagnolo Piemonte, où l'un et l'autre s'étaient retirés.

Liturgie savante et liturgie populaire chez les salésiens

Depuis près de trente ans, ses confrères salésiens ne le soutenaient plus que très mollement dans sa croisade liturgique. Leur amour du grégorien lui-même, que don Grosso encouragea jusqu'à sa fin, allait bientôt s'avérer superficiel. Il n'en restera rien après les réformes de Vatican II. Institutions et auteurs musicaux salésiens prendront alors ostensiblement leurs distances avec Solesmes.

Le P. Kuncherakatt a cherché les raisons de l'échec subi à partir de 1916 par les liturgistes salésiens. "How to explain this situation ?", s'est-il demandé. Par l'impréparation culturelle des religieux ? Par leur simple volonté de demeurer fidèles à la tradition héritée de don Bosco ? Par l'absence de directives romaines suffisamment fermes aptes à leur faire changer de cap (comme ce fut le cas pour les confesseurs de communautés) ?¹¹⁴. Il a aligné ces raisons, mais apparemment peu assuré qu'elles étaient les plus profondes. En effet, les motivations conscientes et reconnues, comme c'est ici le cas, ne sont pas toujours les plus décisives. Je propose à mon tour de chercher celles-ci dans la défense d'un type de culture appelé à l'emporter après Vatican II.

La réponse la moins insatisfaisante au problème de l'échec des liturgistes est venue pour moi du P. Pietro Brocardo, témoin attentif et cordial de don Grosso et de don Vismara à la Crocetta de Turin, selon qui l'opinion moyenne des responsables de la congrégation tenait don Vismara pour un esprit plus "bénédictin" que "salésien". Des jugements analogues percent à travers les biographies du P. Eugenio Valentini tant à propos de celui-ci que de son ami don Grosso. Une cérémonie d'inauguration de visite canonique du scolasticat, organisée par don Vismara et où don Giulio Barberis, après avoir été reçu dans les formes les plus

exactes et les plus solennelles du pontifical romain, protesta : "Ce n'est pas salésien !", permettait à don Brocardo d'étayer son observation¹¹⁵.

L'indice mérite d'être exploité à partir des études contemporaines sur la religion populaire. Nous sommes là, je crois, en face de deux cultures religieuses différentes, l'une savante et aristocratique, qui était "bénédictine", l'autre populaire et même vulgaire, qui était "salésienne". Les disciples de don Bosco ne se sont jamais sentis à l'aise avec le théoricien de Foglizzo. Le plant salésien a rejeté en silence la greffe liturgique des bénédictins. Ce fut l'une des manifestations d'un vaste phénomène, dont l'histoire commence seulement d'être écrite¹¹⁶. La culture religieuse monacale et élitiste, dont le P. Vismara se faisait le promoteur, se heurtait en effet à la culture religieuse populaire des disciples de don Bosco, qui, aux prières antiques et d'interprétation laborieuse, préféraient des prières très simples : chapelet, litanies de la sainte Vierge .., et des cantiques affectifs accessibles aux enfants dès l'âge de dix ans. Les prières de la bonne mort laissaient en eux une empreinte que le Dies irae, aussi macabre, était incapable de graver. Don Vismara le regrettait, nous le savons : ces salésiens goûtaient peu les psaumes et ne tiraient - même prêtres - qu'un médiocre profit du bréviaire. Nous sommes aujourd'hui mieux pourvus qu'hier pour mesurer la distance entre l'une et l'autre de ces cultures, depuis que Vatican II a rompu (ou laissé rompre) les digues de la langue et du rite uniformes de la liturgie occidentale. Une autre idéologie, qui n'est plus celle des maîtres de don Vismara et de don Vismara lui-même, est apparue en matière de liturgie. Reconnaissons que les innombrables ateliers de création liturgique secrètent de nos jours une théologie différente.

Avec le passage - dont nous avons fait état à plusieurs reprises - d'une liturgie en l'honneur de Dieu à une liturgie pour l'édification du peuple (et qui va jusqu'à célébrer l'homme), le caractère sacré des rites a commencé de s'es-

tomper : on en parle beaucoup moins. La liturgie se vulgarise, parfois sous le seul prétexte de la simplifier. Selon un apologiste de ce changement, "la splendeur et le decorum du culte, idéal de la théologie et de l'institution de Trente à nos jours, cède la place à la participation digne et ordonnée, à la joie festive d'un peuple libéré"¹¹⁷. Le lien entre l'idéologie et la pratique cultuelle d'une part, la transformation théologique et institutionnelle de l'autre, sont ainsi brutalement soulignés. Le mouvement liturgique, plus ou moins esthétisant, archéologisant et toujours grégorianisant, des moines belges, allemands ou français du début du vingtième siècle a, comme tel, sombré dans son apparente victoire de Vatican II. Une culture différente l'a emporté sur lui. Des valeurs dites : démocratie, communauté, vérité, authenticité, liberté, créativité ... ont submergé la culture traditionnelle, contre-réformatrice et cléricale, dont ils étaient, sans nécessairement le savoir, les agents. Il faudrait étudier le glissement très perceptible du sens du mot Eglise à l'intérieur de cette évolution. La communauté de prière a supplanté la collectivité universelle. Quelques années après Vatican II, un bénédictin pouvait écrire ces lignes révélatrices : "La plupart des actes du culte chrétien, avant de devenir l'apanage, le privilège ou le droit des clercs, ou d'une élite spirituelle, ont comme ministres ordinaires les simples fidèles baptisés ... Dans l'esprit de cette ecclésiologie, la liturgie devient la prière d'un groupe humain dont la dimension et les lois sont sociologiquement plus immédiates que celles d'une collectivité "universelle" comme celles de l'Eglise entière. On entrevoit ainsi une théologie de la liturgie comme prière du diocèse réuni autour de l'évêque, ou mieux encore comme prière de l'assemblée locale."¹¹⁸

La loi liturgique d'antan, qui, selon dom Guéranger, devait être immuable, universelle et promulguée par une autorité infaillible et donc seulement romaine¹¹⁹, est (provisoirement ?) tombée dans les oubliettes de l'histoire. De ce fait, le type de liturgie qu'essayait de promouvoir le

mouvement d'hier est redevenu celui de quelques flots, tels que l'abbaye de Solesmes, certes toujours admirables par les valeurs qu'ils représentent et entretiennent : beauté formelle, richesse spirituelle, force traditionnelle, sens du sacré, splendeur esthétique .., mais de moins en moins imitables par les communautés chrétiennes. A l'inverse, en quelques années, un style "populaire", qui s'est aussitôt diversifié selon les nations, les cultures et même les catégories sociales, l'a partout supplanté de l'Afrique noire aux Pays-Bas. Avec plus ou moins de bonheur, des mélodies "modernes" ont remplacé les mélodies grégoriennes. N'assistons-nous pas au dépérissement, dans le domaine culturel, d'une culture savante, que l'autorité ecclésiastique d'hier entretenait plus ou moins artificiellement, et à son remplacement par une culture populaire, souvent techniquement faible, courte et même ridicule, mais qui ne demandait qu'à jaillir des communautés de vie ?

Retrouvons don Vismara et ses confrères de 1916-1940. La liturgie hiératique, célébrée et recommandée au siècle dernier par dom Guéranger et, voici cinquante ans, par notre professeur salésien, est désuète aujourd'hui. Don Vismara avait pourtant des idées justes, à commencer par celle de faire participer le peuple chrétien à l'action liturgique, qui fut au coeur de sa campagne de 1912-1916. A ce titre, il fut un pionnier, au moins en Italie. Mais ses justes intuitions étaient desservies par un contexte ecclésial qui les défigurait : celui de la liturgie officielle du temps. Ses contradicteurs, qui y répugnaient d'instinct, l'ont plus ou moins obscurément ressenti. La "tradition de don Bosco" dont ils se réclamaient était leur rempart culturel. Le clivage était là, non pas dans la "participation" comme telle. Car ces salésiens d'autrefois ne voulaient qu'un régime de participation sacramentelle (confession et communion eucharistique fréquentes), de chants et de prières populaires, applicable à tous leurs garçons, y compris ceux des foyers et des oeuvres ouvertes (les "oratoires")

festifs). Et tous les membres de la congrégation devaient se soumettre à cette spiritualité pratique, toute médiocre qu'elle parût aux doctes du temps. Pour la défendre et la promouvoir, les chefs s'appuyaient sur l'autorité de leur fondateur et père.

Une nouvelle querelle des images se serait donc produite dans la première partie du vingtième siècle, et les salésiens y seraient entrés sans le savoir. Comme les iconoclastes de Byzance d'il y a treize siècles, les savants bénédictins d'hier voulaient une liturgie débarrassée des pratiques dévotionnelles baptisées superstitieuses, de ce fait un peu hautaine, à leurs yeux authentiquement sacrée et, en tout cas, bien drapée dans le mystère d'une langue et de gestes ésotériques. Le peuple l'a longtemps admirée, il a été souvent transporté par elle, mais il n'y a guère "participé". Les salésiens d'hier ont situé ailleurs cette participation. L'aumônier militaire belge que don Vismara rencontra en 1912 sur la route de Maredsous avait raison : généraliser la participation à une liturgie vieux style était une "utopie" et une "chimère". Mais, grâce à Dieu, les choses ont changé depuis lors. Diverses incompatibilités ont disparu. Les pasteurs d'après Vatican II ont rejeté les vieilles et admirables pierres grégoriennes au bénéfice de chansons éphémères, mais plaisantes aux oreilles des gens. Certes, la plupart des nouveaux produits ont été bien misérables. La poésie, la beauté et le mystère "délectable" ont le plus souvent déserté le sanctuaire. Un don Grosso redivivus hausserait les épaules devant la musiquette contemporaine et les extravagances de certains liturges. Mais, dans le même temps, la participation, dont rêvait don Vismara, est enfin devenue moins aléatoire. A ce seul titre, il est d'aujourd'hui, tandis qu'à tous les autres, il appartient à un âge révolu. Mais, à l'inverse, il est permis de situer dans les profondeurs des nouvelles cohortes ses adversaires salésiens à la science et à l'imagination pourtant réduites : ils avaient pris le relais des moines autrefois ridiculisés à Byzance par l'empereur Léon l'Isaurien.

N o t e s

1. Stephen KUNCHERAKATT, sdb, The Origins of the liturgical Renewal in the Society of St Francis of Sales from its Founder till 1916. Contribution to the History of the "Liturgical Movement" in the 19th and early 20th Century, thèse, Rome, Pontificium Athenaeum Anselmianum, 1971, 2 vol. multi-graphiés, XXXVIII-353 et 173 p.

2. Notre point de départ est l'année 1841, date de l'ordination sacerdotale de Giovanni Bosco.

3. P. GUERANGER, Institutions liturgiques, 2ème éd., t. I, Paris, 1878, p. 1.

4. P. GUERANGER, op. cit., p. 2-4.

5. Sacrosanctum Concilium, § 33.

6. On lit dans un "recueil catholique de documents privilégiés de la foi", intitulé Pierres vivantes (Paris, 1981, p. 110) et destiné aux jeunes enfants, cette définition produite par l'épiscopat français : "Liturgie. Ce mot vient de la langue grecque. Il veut dire : action pour le service de toute la communauté. Pour les chrétiens, c'est une action sainte, c'est la prière officielle de toute l'Eglise. La liturgie contient des paroles, des gestes, des chants ... par lesquels l'Eglise fête Dieu et célèbre les sacrements." Dom Guéranger ne se serait jamais exprimé ainsi. Pour le lecteur non prévenu de cette page, le "service de toute la communauté", qui est donné comme l'équivalent grec du mot liturgie, prend le pas sur le "service de Dieu", dont il est ensuite question.

7. "Lorsque des hommes rassemblés au nom de Jésus célèbrent les mystères de leur foi, leur action commune, appelée liturgie, se compose d'un certain nombre de pratiques symboliques (rites et sacrements) parmi lesquels le chant et la musique occupent une place privilégiée." (Universa laus, document du Congrès d'Assise, 27-31 août 1980.) Le texte complet du document dans La Maison-Dieu, n° 145, Paris, 1981, p. 7-23. Le passage, p. 8.

8. Voir O. ROUSSEAU, Histoire du mouvement liturgique, coll. Lex orandi 3, Paris, 1945.

9. Louvain, 1914.

10. Voir F. DESRAMAUT, Les constitutions salésiennes de 1966. Commentaire historique, Rome, 1970, p. 347-348.

11. Reprise en addition marginale dans un registre préparatoire aux Memorie biografiche, et intitulé par don G. B. Lemoyne : Documenti per scrivere la storia di D. Giovanni Bosco .., t. III, p. 73 et suiv. Ce registre est aux ACS (Archives Centrales Salésiennes de Rome), cote 110.

12. G. B. LEMOYNE, Memorie biografiche .., t. III, S. Benigno Canavese, 1903, p. 144.

13. G. B. LEMOYNE, ibid., p. 146. La date de la publication du troisième volume des Memorie, qui fut aussi celle du motu proprio de Pie X sur la musique sacrée, pourrait rendre suspect le témoignage de don Lemoyne : la concordance entre le pape et le saint semble trop étroite. Certes, don Lemoyne a pu forcer la similitude. Toutefois, son texte est corroboré par des phrases de don Rua, en partie antérieures au motu proprio.

14. G. B. LEMOYNE, ibid., p. 151.

15. Voir les Deliberazioni dei sei primi Capitoli generali .., Turin, 1894, p. 270-273.

16. Voir P. GUERANGER, Institutions liturgiques, première partie, chap. II.

17. Maniera di assistere con frutto alla santa messa, dans le Giovane provveduto, 2ème éd., Turin, 1851, p. 98-103.

18. Selon T. LUPÒ, Cagliero, Giovanni, dans le Dizionario biografico dei Salesiani, Turin, 1969, p. 64.

19. Né à S. Pietro in Val Lemina, Pinerolo, le 7.2.1858 ; mort à Bagnolo Piemonte le 21.11.1944. Voir sur lui : E. VALENTINI, Un campione del Movimento Ceciliano, Don Giovanni Battista Grosso, 1858-1944, Turin, 1962, 172 p.

20. Né en 1849, arrivé à Solesmes en 1877, mort en 1930. Voir E. CARDINE, Mocquereau, André, dans le New Grove Dictionary of Music and Musicians, S. Sadie éd., Londres et Washington, t. 12, p. 375-376.

21. Abbaye de Solesmes, 1969, p. 163.

22. Août 1891, p. 130-131.

23. E. VALENTINI, Don Eusebio M. Vismara salesiano, Turin, 1954, p. 82.

24. La Stampa, 27 novembre 1944, p. 2.

25. M. RUA, lettre du 1er novembre 1890, dans Lettere circolari .., p. 51.

26. Son programme dans S. KUNCHERAKATT, op. cit., t. I, p. 197-200.

27. A cet endroit, don Rua pensait certainement à don Grosso, rentré en Italie en 1901 après avoir passé vingt-cinq ans en France.

28. M. RUA, Lettere circolari .., p. 489-491.
29. Voir plus haut.
30. Regolamento della casa d'ascrizione della Pia Società di S. Francesco di Sales, p. 106 ; en ACS, 22, Noviziato.
31. Ibid., p. 113.
32. G. BARBERIS, circulaire du 8 octobre 1901 ; en ACS, 0539, Barberis-Circolari.
33. M. RUA, Lettere circolari .., p. 214.
34. G. BAS, Una visita al noviziato salesiano di Lombriasco (Torino), dans "Rassegna gregoriana", n° 78, 1905, c. 366-368. Texte reproduit dans E. VALENTINI, Un campione .., p. 45-47 ; et S. KUNCHERAKATT, The Origins .., p. 178-180.
35. Le fascicule fut intitulé : Congresso eucaristico-liturgico tenuto nel noviziato di Lombriasco, 28-29-30 giugno 1905, Turin, Tipo-litografia salesiana, 1905, 112 p. Grâce à l'obligeance du P. E. Valentini, j'ai pu disposer d'un exemplaire.
36. Le plan des académies dans Congresso .., p. 106. Je relève ici que le clerc français Auguste Dupuy qui, au titre de secrétaire de la commission exécutive, semble avoir pris une part prépondérante à la rédaction des actes, eut soin de faire insérer dans le procès verbal de la première section le résumé d'un petit rapport composé par lui sur le chant grégorien, Congresso .., p. 21-23. C'est un spécimen du genre.
37. Congresso .., p. 9.
38. Congresso .., p. 108-110.
39. Voir Congresso .., p. 105.
40. Texte, à partir d'une sténographie, dans Congresso .., p. 13-17.
41. Congresso .., p. 19-52.
42. Congresso .., p. 53-71.
43. Congresso .., p. 72-81.
44. Congresso .., p. 36.
45. Congresso .., p. 58.
46. Congresso .., p. 59.
47. Congresso .., p. 61.
48. Congresso .., p. 72.
49. Se rappeler ici que ce français enregistré avec soin ses propres interventions.
50. Congresso .., p. 34.
51. A un autre moment, Gostylla soutint contre le P. Grosso que la division de l'année en mois (de dévotion) pouvait bien être conforme à la nature humaine. Voir Congresso .., p. 63.

52. Congresso .., p. 53.
53. Congresso .., p. 54.
54. Congresso .., p. 55.
55. Congresso .., ibid.
56. Congresso .., p. 57-58.
57. Congresso .., p. 80-81.
58. Congresso .., p. 107. Don Barberis écrivait à cet endroit : "Mi son preso nota di alcune modificazioni che ti esprimero! a parte ..." L'observation doit calmer l'enthousiasme de ceux qui croiraient avoir affaire ici à un travail rigoureux.
59. Congresso .., p. 62.
60. Voir E. VALENTINI, Don Eusebio M. Vismara .., cité.
61. Voir la conférence non signée : La participation active des fidèles aux messes basses, dans "Questions liturgiques", t. I (Louvain, Abbaye du Mont-César, 1911), p. 474-487.
62. "Disputatur inter membra Commissionis de propaganda Liturgica, erectae in Dioecesi Busdoducensi (Holland), utrum liceat, necne (ubi c.q. ceterum decore fieri posset), fidelibus in ecclesiis vel oratoriis infra Missam lectam una cum ministro Missae inservienti respondere Celebranti ea omnia, quae minister respondet." (Cfr De modo respondendi in missa lecta, dans "Ephemerides liturgicae", ann. XXVII (Rome, 1913), p. 729-730.
63. Cfr Dubia 2. De coetu fidelium sacro adstantium : an respondere possint coniunctim pro ministro, vel legere elata voce quae sunt canonis, dans "Acta Apostolicae Sedis", 14 (Rome, 1922), p. 505.
64. Cfr B. NEUNHEUSER, Die "Krypta Messe" in Maria Laach. Ein Beitrag zur Frühgeschichte der Gemeinschaft, dans T. BOBLER ed., Beten und Arbeiten. Aus Geschichte und Gegenwart benediktinischen Lebens. Gesammelte Aufsätze, "Liturgie und Mönchtum", Laacher Hefte, Heft 28, Maria Laach 1961, p. 72-75.
65. E. M. Vismara à Pietro Tirone, catéchiste général, Turin, 31 octobre 1940, en ACS, 232.21, Pratiche di pietà.
66. Costumiere dello Studentato Teologico, Foglizzo Canavese, année scolaire 1911-1912, p. 1. Ce coutumier figure aux archives de l'une des maisons de l'université salésienne de Rome.
67. Costumiere .., cité, p. 7-8.
68. E. M. VISMARA, La liturgia cristiana e la partecipazione del popolo. Opera di propaganda per la partecipazione liturgica in mezzo ai fedeli, Vicenza, 1919, p. XIV.
69. E. M. VISMARA, Una settimana liturgica nell'Abbazia

di Maredsous, appendice à la "Rivista di Apologia Cristiana", 4, Vicenza, 1912, 214.

70. Se rappeler que la conférence à l'origine de cet article fut prononcée à Banneux, dans les Ardennes belges.

71. E. M. VISMARA, Una settimana liturgica .., art. cité, 218-219. - La Vie liturgique était une revue du Mont-César.

72. Actes dans Cours et conférences de la Semaine liturgique de Maredsous, 19-24 août 1912, Maredsous, Belgique, 1913, 336 p.

73. E. M. VISMARA, La liturgia cristiana .., op. cit., 1919, p. XIV.

74. A cet endroit, j'imagine un léger sursaut du salésien Vismara, pensant à ses confrères et à leurs élèves.

75. G. KURTH, La liturgie et le peuple, dans Cours et conférences .., op. cit., p. 220-226, passim.

76. E. M. VISMARA, Una settimana liturgica .., art. cité, 218-219.

77. Cette liste d'après les recherches de S. KUNCHERAKATT, op. cit., t. II, p. 144-145.

78. E. M. VISMARA, La partecipazione del popolo alla liturgia, dans "Rivista di Apologia Cristiana", t. 4 (1912), 266-267.

79. E. M. VISMARA, La partecipazione del popolo alla liturgia, dans la "Rivista di Apologia Cristiana", t. 4, 1912, 266-273, 301-310 ; t. 5, 1913, 74-85, 109-121, 142-147, 170-176, 203-208, 235-243.

80. E. M. VISMARA, La partecipazione del popolo alla liturgia. Partecipazione alla liturgia negli Istituti ecclesiastici, même revue, t. 5, 1913, 940-945.

81. E. M. VISMARA, La partecipazione del popolo alla liturgia. Partecipazione alla liturgia nei Collegi, même revue, t. 6, 1914, 130-142.

82. E. M. VISMARA, La liturgia parrocchiale, même revue, t. 6, 1914, 442-444 ; La partecipazione del popolo alla liturgia. La partecipazione nelle parrocchie, même revue, t. 7, 1915, 42-60, 182-195, 294-315, 521-535, 632-649, 961-970, 1037-1047 ; t. 8, 1916, 34-49, 202-207.

83. E. M. VISMARA, La liturgia cattolica e la vita cristiana, même revue, t. 6, 1914, 364-374 ; La partecipazione del popolo alla liturgia. L'educazione liturgica del popolo, même revue, t. 8, 1916, 280-318 ; Liturgia e vita cristiana, même revue, t. 8, 1916, 489-572. On remarquera la longueur de ces deux derniers articles comparée à la brièveté des précédents. (Toutes ces références à la Rivista di Apologia Cristiana d'après la bibliographie de la thèse de S. Kuncherakatt.)

84. E. M. VISMARA, La partecipazione del popolo alla liturgia. Partecipazione negli Istituti ecclesiastici, revue citée, t. 5, 1913, 940.

85. E. M. VISMARA, La partecipazione del popolo alla liturgia. Partecipazione alla liturgia nei Collegi, même revue, t. 6, 1914, 130-131.

86. Ibid., 138.

87. E. M. VISMARA, La partecipazione del popolo alla liturgia. La partecipazione nelle parrocchie, même revue, t. 7, 1915, 43-44.

88. E. M. VISMARA, La partecipazione del popolo alla liturgia. L'educazione liturgica del popolo, même revue, t. 8, 1916, 283.

89. Ibid., 316.

90. Movimento liturgico, dans la "Rivista liturgica", t. 2, 1915, p. 94-95. Le P. Kuncherakatt (voir The Origins .., t. II, p. 155) n'a pas retrouvé le texte de ces conférences. Mais il est possible qu'on en lise la matière dans la très longue introduction - dont nous ferons encore état ci-dessous - du livre E. M. VISMARA, Le funzioni della Chiesa. Manuale di sacre cerimonie con introduzione generale alla liturgia, t. I, Turin, 1934, p. 11-274, où la quasi totalité des titres d'Ivrea reparaissent. Malheureusement, la plupart y sont traités avec une curieuse sécheresse.

91. Je m'inspire dans ce paragraphe de l'article de P. STELLA, Il manuale "Pratiche di pietà in uso nelle case salesiane" (1916), dans La vita di preghiera del religioso salesiano, coll. Colloqui sulla vita salesiana 1, Turin-Leumann, 1969, p. 185-201, où plusieurs documents d'archives cotés ACS, 232, Pratiche di pietà, ont été recopiés.

92. "Quindi il Vicario deve provvedere che le tradizioni che ora noi teniamo si mantengano intatte."

93. Comprendre : les constitutions.

94. Texte dans P. STELLA, art. cit., p. 186-187.

95. Schéma Gusmano-Vosti, p. 6 ; dans P. STELLA, art. cité, p. 187.

96. D'après sa lettre nécrologique (Pietro Ricaldone, 12 avril 1935).

97. Littéralement : petit sermon (sermoncino).

98. Sic. En italien : riforma. Texte dans P. STELLA, art. cit., p. 187.

99. Schéma cité, p. 1 ; dans P. STELLA, art. cit., p. 188.

100. Schéma, p. 14-16 ; dans P. STELLA, art. cit., p. 190.

101. Pratiche di pietà .., 1916, p. 28 et sv.

102. Dans P. STELLA, art. cité, p. 201.
103. P. Albera, Introduction à Pratiche di pietà .., p. III-VI.
104. Voir S. KUNCHERAKATT, op. cit., t. II, p. 140.
105. E. M. VISMARA, Le funzioni della Chiesa .., cité, 1934, 2 vol. L'introduction dans le t. I, p. 11-274.
106. Op. cit., t. I, p. 268.
107. Op. cit., t. I, p. 272, n. 1 et 2.
108. Op. cit., t. I, p. 271.
109. On notera l'usage ici du mot : assistenza.
110. Nous traduisons ainsi l'italien : Convieni ? Litt. : Cela convient-il ?
111. Se rappeler qu'un stage pratique (tirocinio) de trois ans dans une oeuvre de jeunesse séparait alors les années de philosophie et de théologie des salésiens en formation.
112. Quoi qu'il en puisse paraître à une lecture rapide, don Vismara n'abandonnait nullement ses anciennes idées sur la participation liturgique "consciente et active" dans les écoles : il tentait de contenir les mesures et d'en limiter les effets.
113. Lettre d'E. M. Vismara à Pietro Tirone, 31 octobre 1940 (voir ci-dessus, n. 65). Reproduite dans S. KUNCHERAKATT, op. cit., t. II, p. 141-142.
114. S. KUNCHERAKATT, op. cit., t. I, p. 352.
115. Conversation particulière, Rome, avril 1981.
116. Voir par exemple : F. RAINOLDI, Le document Universalaus 1980 dans l'histoire de la musique d'Eglise, dans "La Maison-Dieu", n° 145, 1981, p. 25-48.
117. F. RAINOLDI, art. cit., p. 48.
118. F. VANDENBROUCKE, osb, Liturgie. Théologie de la liturgie, dans Catholicisme, t. VII, Paris, 1975, col. 888.
119. Voir P. GUERANGER, Institutions liturgiques, première partie, chap. XXIV.

Francis Desramaut
Lyon, le 19 juin 1981